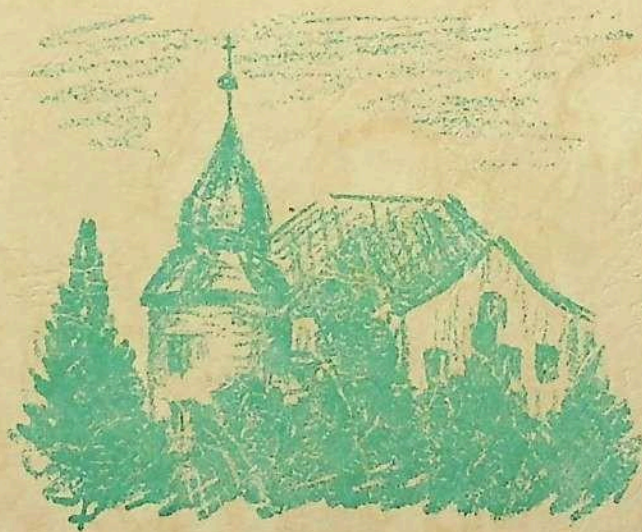


MADELEINE SECRETAN

LE TRESOR DU VIEUX COFFRE





DU MÊME AUTEUR

LE CHANT D'UNE NUIT D'ORAGE	219 pages
LE BONHEUR N'EST PAS UN RÊVE	194 pages
L'HÉRITAGE DE TANTE CARO	184 pages
MON NEVEU OLIVIER	180 pages

Pour les enfants :

BILLY la merveilleuse aventure d'un enfant perdu	208 pages
BILLY BLEIBT IMMER BILLY traduction de <i>Billy</i> en allemand	168 pages
DÉPART POUR L'AMÉRIQUE	216 pages
HUGO ET BILLY suite de <i>Billy</i>	182 pages
IL TESORO DEL VECCHIO COFANETTO traduction en italien	
MARIO L'Enfant du Sud	127 pages
AVENTURES AU VILLAGE	132 pages
TOJO ET LE DIAMANT	152 pages

MADELEINE SECRETAN

Le Trésor du Vieux Coffre

4^{me} Edition

Illustrations de A. Sprunger

Couverture et hors-textes de Ruth Quinard



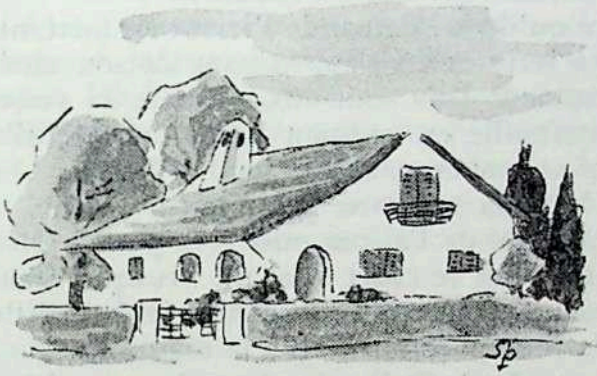
COLLECTION
DE LA PETITE SOURCE

ÉDITIONS ENEBÉ
St-Légier-sur-Vevey (Suisse)

Droits de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays

Copyright 1968 by Editions Enebé
à St-Légier-sur-Vevey (Suisse)

CHAPITRE PREMIER



DANS LA CAVE

Quel changement de température, après ces jours d'hiver, si froids, si sombres...

— Vive le printemps ! s'écrie Pierre en pédalant avec énergie, tandis que de grosses gouttes de sueur perlent sur son front.

— La route est belle ! ajoute Ralph ; peu de circulation. Quelle chance ! A cette vitesse, en moins d'une heure nous y sommes !

Pleins d'entrain, les garçons, deux frères de neuf et treize ans, franchissent l'espace au gré de leur bicyclette qui, légère, les porte sans effort sur la route blanche, ensoleillée.

Ralph est l'aîné, Pierre le cadet.

Tout à coup, Ralph arrête son élan et descend brusquement de vélo ; son frère le devance et se retourne, étonné :

— Alors... tu démissionnes ?

— Non ! attends... attends un moment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Pierrot en mettant, lui aussi, pied à terre et en s'approchant de son aîné.

Ralph a vraiment l'air soucieux ; il tâte sa veste, en sort un portefeuille et, prenant une mince feuille de carton parmi ses paperasses, il la tend à Pierre :

— Tiens ! la voilà ma carte pour tante Claire !

— Comment ? Tu ne l'as pas mise à la poste ? Oh ! ça... c'est bien toi ! fait le cadet avec un brusque mouvement du pied montrant toute sa contrariété. Inutile de poursuivre la route... retournons à la maison.

— Tu n'y es plus ! Qu'est-ce que cela peut bien faire si tante Claire ne nous attend pas ? Notre arrivée sera une surprise et fera d'autant plus plaisir. D'ailleurs, nous ne passons jamais nos vacances sans aller quelques jours à «La Chaumine», on le sait. Tante Claire ne sera pas étonnée de nous voir et oncle Paul non plus.

Pierre n'est pas convaincu :

— Et s'ils ont d'autres visites... ? Quelle bêtise d'oublier cette carte ! Je croyais que tu étais sorti exprès pour la mettre à la boîte aux lettres.

— Mais oui, fait Ralph d'un air contrit.

— Alors !

— Eh bien ! j'ai rencontré Jean-Marc et sais-tu quelle chance j'ai eue ?

— Non.

— Sa mère nous a payé des glaces dans une confiserie ! Tu penses ! Je n'ai pas refusé cette aubaine.

— Veinard ! Tu m'en mets l'eau à la bouche. J'ai si soif ! Ces glaces ne t'empêchaient pas de penser à ta carte !

— D'accord ! Mais cela m'a distrait... et j'ai oublié !... J'ai oublié le but de ma sortie. Il a commencé à pleuvoir, je suis rentré en courant et n'y ai plus du tout pensé. Oh ! viens... cela n'a aucune importance. Oncle Paul sera heureux de notre arrivée-surprise. Viens Pierrot ! Nous nous rôtissons au soleil et le temps passe...

— Après tout, tu as raison ! Allons-y ! s'écrie le cadet en enfourchant sa bicyclette. On va les surprendre !

Et les voilà, pédalant avec entrain, pour rattraper le temps perdu.

Ils ont quitté les bords du lac et s'enfoncent dans une vallée pittoresque. Ils suivent une belle route, toute droite, bordée de chaque côté de majestueux peupliers.

En devisant, en sifflant, en fredonnant, ils parcourent les kilomètres et traversent de tranquilles villages en effarouchant quelques poules au passage. Des pigeons se désaltèrent à la fontaine sur la place du hameau, prennent leur vol, effrayés.

Ils rencontrent quelques autres touristes, des autos de commerçants pressés, des camions chargés de légumes, et... sans aventure, sans encombre, ils arrivent dans le beau grand village de Paunet.

Ils ont chaud, mais peu importe ! Bientôt ils étancheront leur soif dans la fraîcheur de la salle à manger de leur oncle, M. Revilliers.



«La Chaumine», jolie petite villa grise, se trouve à la sortie du village, au bord du chemin qui s'en va vers la montagne et les sapins.

Avec un soupir de soulagement, ils arrivent devant la grille et descendent de leur bicyclette. Ils s'épongent le front et mettent un peu d'ordre à leur coiffure.

Pierrot est soudain saisi d'un sentiment d'inquiétude : s'il n'y avait personne à la maison ?

Ralph ouvre résolument la grille ; on pose les vélos contre le mur et l'on sonne à la porte.

Mais comme tout est tranquille ! Rien ne bouge... Seuls les oiseaux gazouillent et répondent à cet appel.

Un second coup de sonnette, plus fort, plus vigoureux, retentit dans l'air.

Figés, ils attendent... Personne ne paraît pour rompre le silence.

— Dorment-ils encore ? fait l'aîné inquiet et impatient.

— Tu penses ! Bientôt midi ! Constatons plutôt qu'ils ne sont pas là, réplique Pierre, avec un accent de reproche dans la voix. Rien d'étonnant... Nous ne sommes pas attendus.

— Ils sont allés au village et ne vont pas tarder, suggère Ralph sans conviction.

— J'ai soif... je suis fatigué ! gémit le petit garçon.

— Allons voir devant ; ils sont au jardin... ils ne nous ont pas entendus, affirme l'aîné, pour consoler son frère et pour repousser le désagréable sentiment qui l'envahit.

On fait le tour de la demeure, on explore le jardin, mais personne ; toutes les fenêtres sont fermées et la porte d'entrée aussi.

Il faut bien se rendre à l'évidence : maison close et maîtres du logis absents.

— Asseyons-nous sur le banc, propose Ralph ; ils ne vont pas tarder.

Ouf ! Qu'il fait bon se reposer un moment !

Voilà Minouche, la jolie chatte tigrée qui, prudente, à pas de loup, s'avance dans le gazon. Elle a entendu

la voix des enfants ; curieuse, elle s'aventure jusqu'à eux avec de grands yeux étonnés et inquiets, semblant dire :

— Qui sont ces nouveaux venus ? N'est-ce pas osé de s'approcher ?

Tout à coup, s'apercevant qu'on l'a vue, elle s'esquive rapidement et disparaît.

Midi sonne au clocher du village...

Les garçons vont sur la route. Oncle Paul et tante Claire ne viennent-ils pas bientôt ?

Personne... personne sur le chemin !

Les deux enfants se regardent, déçus.

Ils se réjouissaient tant de prendre le repas au verger en compagnie de M. et Mme Revilliers.

Leur estomac crie famine ! Ils ont bien pédalé, bien transpiré. Le bon air et le soleil leur ont donné de l'appétit !

Comment faire pour l'apaiser ?

Sans entrain, ils reviennent vers le banc, devant la maison, et sortent de leur musette le reste de leurs provisions ; repas bien maigre...

Heureusement, le superbe « cake » confectionné par leur mère pour apporter aux hôtes de « La Chaumine », leur servira de complément.

— Tante Claire ne sera pas fâchée que nous y goûtions, vu les circonstances, remarque Ralph en coupant de belles tranches dans la pâtisserie.

Et, pour se désaltérer, ils vont à la fontaine !

Leur frugal pique-nique s'achève et Pierrot propose :

— Si nous allions faire un tour de village ?

— D'accord, répond l'ainé. Entre temps, sûrement qu'oncle Paul et tante Claire seront revenus.

Pour s'occuper, ils flânent dans les rues, s'arrêtent devant les vitrines des magasins et rentrent à «La Chaumine» vers seize heures, en passant par le petit bois de pins, pour allonger leur promenade.

Mais... nouvelle déception ! Personne n'est là.

— Ils ne seront de retour qu'à la nuit, dit Ralph mélancolique. Je vais m'installer sur cet arbre et lirai le bouquin que j'ai emporté avec moi. Le temps passera plus vite.

Et il grimpe sur un marronnier.

Pierre n'a pas envie d'imiter son frère. Il faut absolument qu'il bouge, qu'il furette partout, dans tous les coins du jardin et du verger, à la conquête de nouveautés à découvrir.

Soudain, il pense à une cachette qui se trouve tout au fond du jardin, dans une vieille cabane délabrée. C'est là qu'oncle Paul met une clé de la maison, derrière la porte, suspendue à un clou.

Il court vers la cachette... Voilà le clou, mais... point de clé ! Oncle Paul a oublié de l'y mettre !

La nuit vient... il commence à faire frais ! Les maîtres du logis tardent... Ne vont-ils pas bientôt rentrer ?

— J'ai une idée, s'écrie Pierrot en accourant vers son frère qui, ne voyant plus clair, a fermé son livre et descend de son arbre. Une des fenêtres de la cave est ouverte. En m'y glissant, j'arriverai facilement au fond et de là, par l'escalier intérieur, j'ouvrirai la porte d'entrée ; rien de plus simple.

— Ne fais pas cette bêtise ! s'écrie Ralph. Tu vas

te casser la jambe ! Les fenêtres de la cave sont très hautes, tu le sais. D'ailleurs, oncle et tante ne vont pas tarder à rentrer et si nous pénétrons dans la maison, nous les effraierons. A coup sûr, ils croiront que des cambrioleurs dévalisent « La Chaumine ».

— Alors... trouve donc une autre solution, gémit le cadet. Je commence à avoir froid ! N'y aurait-il pas quelqu'un au village qui sache quand ils reviendront ?

— Où veux-tu que nous allions ? Nous ne connaissons pas les gens... Dans la maison d'à côté ?... Il n'y a personne non plus. On a laissé les volets fermés toute la journée.

— Pourtant, nous ne pouvons passer la nuit à la belle étoile ! Nous n'avons ni couvertures ni manteaux ! Tu aurais mieux fait de ne pas aller manger tes glaces et d'expédier ta carte !

Ralph reste songeur... Son frère a raison !

Quel début de vacances, à cause de ce misérable oubli !

Les heures passent... Cette fois, il fait tout à fait nuit et la fraîcheur pénètre sous les arbres du jardin.

Il faut trouver un gîte ; on ne peut languir plus longtemps sur le banc, devant la maison.

Ralph et Pierre sentent le sommeil tomber sur leurs paupières ; il serait imprudent de s'endormir alors que l'air devient humide de rosée.

— Tu ne crains pas de descendre dans la cave ? demande soudain l'aîné à son frère.

— Non.

— C'est l'unique solution... continue Ralph à regret. Nous ne pouvons rester plus longtemps ici. Et si tu te

casses la jambe ? Ce sera de ma faute et rien que de ma faute !

— Ne t'en fais pas ! Regarde plutôt comme je vais bien tomber sur mes deux pieds.

— Plus mince que moi, tu passeras facilement le soupirail.

— Alors, j'y vais ! D'accord ?

— Il le faut bien... soupire Ralph sans entrain. Mais je t'avertis, la cave est sombre. Vieux poltron, que vas-tu faire ? Le bouton électrique se trouve au haut de l'escalier, dans le vestibule, tu le sais ; tu devras traverser toute la cave sans lumière. Si j'avais prévu cette aventure, j'aurais pris ma lampe de poche...

— Sois sans crainte, réplique Pierrot, piqué au vif et se redressant.

Lui, un poltron ? Il va prouver à son frère que ce n'est pas vrai ! Et, sans hésiter, il enfle ses jambes, puis son corps, dans l'étroite fenêtre et se laisse glisser le long du mur nu et rugueux.

Une bonne secousse et le voilà au fond de la cave, cherchant à tâtons son chemin.

Arrivé vers l'escalier, il le gravit sans peine ; les lieux lui sont familiers. Il se heurte à la porte donnant dans le vestibule et s'apprête à l'ouvrir. Mais elle est fermée à clé !

Implacable, elle ne bouge pas !

Avant de partir, oncle Paul a bien fermé sa maison !

Que faire ?

Pierrot est au désespoir.

Il s'assied sur une marche de l'escalier ; seul et dans la nuit, il se met à pleurer... comme une fille !

Si Ralph le voyait !

Allons ! Il faut se lever... et recommencer le trajet dans l'obscurité.

Mais, il a perdu son courage ; il trébuche, se heurte à la paroi et ne retrouve plus le chemin.

Qu'il fait noir... qu'il fait noir !

Ah ! voici enfin le soupirail que l'on distingue à peine, là, sur le haut du mur. Son frère est toujours dans le jardin, il l'attend et trouve le temps long. La lumière ne va-t-elle pas bientôt jaillir ?

Mais non... La voix de Pierrot se fait entendre, lamentable, découragée. A travers la fenêtre, il explique la situation sans issue et pendant ce temps il perçoit des bruits suspects... Certes, la cave est habitée par toute une troupe qui s'y trouve bien : c'est le domaine des souris et des araignées !

A cette pensée, le petit garçon oublie tout à fait qu'il a résolu d'être brave ! Il n'éprouve qu'une envie : sortir au plus vite de ces ténèbres peuplées d'êtres invisibles.

Impossible de remonter jusqu'au soupirail !

C'est facile de descendre, quant à remonter...

Il se sent prisonnier de la nuit et des lieux ; la peur lui glace le dos !

Pris de panique et de désespoir, il crie :

— Ralph, Ralph... Viens à mon secours... Aide-moi !
Je veux sortir de là ! ! !

— Sortir de là... sortir de là ! Je l'aimerais bien, mais comment faire ?

Pierrot s'affole :



— Je n'en sais rien ! Débrouille-toi ! Trouve un moyen !

— Un moyen ! Je n'en ai aucun... La seule possibilité, c'est que je vienne te rejoindre pour que tu n'aies plus peur...

— Tu es trop gros... tu ne passeras pas par la fenêtre.

— Mais oui... Regarde !

Et sans plus hésiter, Ralph, soucieux de venir au secours de son frère, se glisse, se fait tout mince et tombe lourdement sur le sol de la cave.

— Ça y est ! j'y suis ! Tu es content ?

— Merci, Ralph, dit Pierre soulagé et s'accrochant à son aîné.

Il ne se voit plus seul... et la terreur s'enfuit.

— Nous serons au chaud ici pour passer la nuit. Il y fera meilleur qu'au jardin dit le grand frère d'un ton encourageant. Comme couche, nous trouverons bien des sacs. Et demain matin, quand il fera clair, je parviendrai sûrement à forcer la porte donnant dans le vestibule. La caisse à outils d'oncle Paul est ici dans la cave ; je sais où il la met. Elle nous sera utile pour sortir de notre prison. Tu vois... la situation n'est pas désespérée.

Consolé, Pierrot lâche son frère et commence à s'amuser de l'aventure.

Après tout, cela a du charme, cette descente de cave !

Mais, aïe ! l'estomac crie famine !

La musette et le délicieux « cake » de maman sont restés sur la table du jardin !

Le cadet soupire :

— Quel dommage ! J'aurais trouvé ma bouche sans peine, quand même il fait noir ! J'ai tellement faim.

— Tant pis ! il faut essayer de dormir ; le temps passera plus vite jusqu'à demain.

Pierre est bien d'accord avec le conseil de son frère ; il tombe de sommeil et, dans ces ténèbres, ses yeux s'appesantissent lourdement.

Ralph installe son cadet dans le coin le plus chaud et se couche près de lui. Le petit garçon ne tarde pas à s'endormir tandis que Ralph, bien décidé à veiller dans l'obscurité, ouvre les yeux tout grands afin de ne pas céder à l'engourdissement qui l'envahit.

Les habitants de «La Chaumine» rentreront peut-être tard dans la nuit. Il s'agit de faire le guet.

Il prête l'oreille, il écoute chaque bruit et... soudain, ses yeux se ferment malgré lui ; il part dans les rêves et le sommeil !

Un peu plus tard, un rayon de lune pénètre par le soupirail et vient éclairer la cave dans laquelle les deux enfants dorment maintenant profondément, allongés sur de vieux sacs.

Soudain, au milieu de la nuit, Pierrot se réveille en poussant un cri strident :

Un corps l'a frôlé dans l'obscurité !

Quelque chose a passé en faisant du bruit !

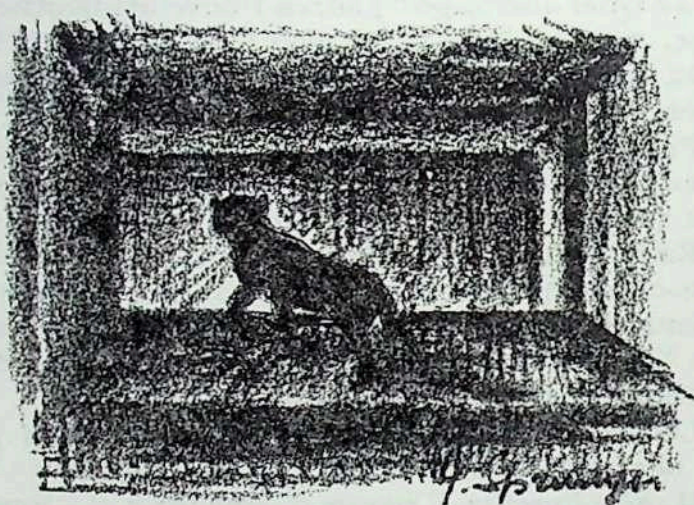
Il en a la chair de poule ; se dressant sur sa couche dure, il voit deux gros yeux verts briller dans la nuit.

Quelle horreur ! Un fantôme ?

Pierre hurle :

— Ralph ! Ralph !

Ralph sursaute :



— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Un bruit de fuite ; une forme noire passe le soupirail. Le rayon de lune l'éclaire et Pierrot reconnaît Minouche, la mignonne chatte !

— J'ai eu peur, dit le petit garçon en s'affaissant, prêt à pleurer.

— Tu te rends compte si cela en valait la peine ! réplique Ralph moqueur. Toujours le même poltron ! Je te croyais guéri. Mais, écoute... écoute donc... On entend marcher en haut. Oncle Paul et tante Claire sont rentrés pendant que nous dormions !

— Tu crois ?

— Bien sûr ! Et tu les as réveillés avec tes cris.

— Oh ! alors...

— Levons-nous vite.

— Hourra ! s'écrie Pierrot, oubliant toutes ses frayeurs.

— Ils seront étonnés de nous voir, sortant de là !

D'un saut ils sont sur leurs pieds ; ils grimpent l'escalier et se mettent à tambouriner de toutes leurs forces contre la porte du vestibule.

— Oncle Paul, c'est nous ! crie Ralph d'une voix de clairon.

On entend du bruit... des pas, des exclamations !

La clé tourne dans la serrure... la porte s'ouvre.

— Oh ! vous deux ! Comment ? s'exclame oncle Paul.

— Dans la cave ! dit tante Claire étonnée et mettant un baiser sur le front des enfants.

— Dans la cave ? répète M. Revilliers à un diapason plus bas. Que faites-vous donc là ?

— Nous dormions... en vous attendant ! répond Pierre d'un ton lamentable.

— Pauvres chéris ! compatit tante Claire. Venez vite, on va vous préparer votre chambre et vos lits. Si nous avions su...

— C'est ma faute, tante Claire. Je t'ai écrit une carte, mais j'ai oublié de la mettre à la boîte aux lettres !!

— Nous étions en course de montagne avec nos voisins, explique M. Revilliers, et nous sommes rentrés tard. Nous avons vu les vélos... Quant à vous deux, introuvables ! Nous sommes allés au poste de police, à l'auberge, chez des amis, personne ne vous avait vus. Nous étions un peu inquiets... Comment deviner que

vous dormiez dans la cave ? Par où avez-vous donc passé pour y entrer ? Je ne comprends pas...

— Par où ? Mais... par la fenêtre ! répond Pierrot en riant de l'air ahuri de son oncle.

Tante Claire est scandalisée :

— Par la fenêtre ! Quelle imprudence ! J'en frissonne... Vous auriez pu vous tuer !

— Sans compter que, pour passer cet étroit soupirail, vous avez dû vous amincir et vous érafler de la belle façon, renchérit oncle Paul.

— Hum ! Pas si terrible, riposte le petit garçon. Le pire, c'est le fantôme... les deux yeux du chat ! Ça, alors...

— C'est ce qui l'a fait crier si fort et vous a sans doute réveillés, ajoute Ralph.

— Un fantôme ? s'étonne Mme Revilliers ; la maison n'est pas hantée...

— Non, non ! interrompt l'aîné des garçons. Il s'agit seulement de Minouche !

Pierrot se sent rougir comme un coquelicot ; tout le monde le regarde et se met à rire. Son oncle, le prenant par l'épaule, le secoue amicalement en s'écriant :

— Eh bien ! en voilà des émotions !

— J'ai faim... souffle le benjamin, en regardant sa tante d'un air de mendiant.

— Bien sûr ! Venez, venez... On trouvera certainement quelque chose dans les armoires, s'exclame Mme Revilliers.

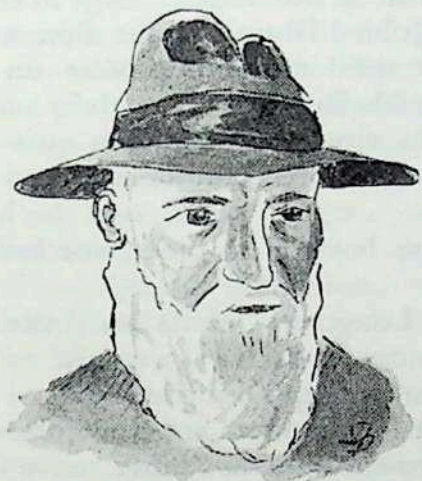
Un moment plus tard, les deux garçons s'asseyent à la salle à manger devant une assiette garnie, tandis que tante Claire prépare leur chambre.

Puis, bien restaurés, les paupières lourdes mais le cœur léger, ils montent à l'étage et se glissent dans leur lit.

Il est deux heures passées...

Quelle couche douillette en comparaison du sol dur de la cave ! Il est agréable de s'y étendre et de s'envoler dans un sommeil réparateur qui fera fuir les fatigues et les émotions de ce premier jour de vacances à « La Chaumine ».

CHAPITRE II



ON PÊCHE

UN

TRÉSOR

Le lendemain matin, beau ciel bleu.

— Que ferons-nous aujourd'hui ? demande Pierrot à peine levé.

— Si nous allions pêcher ? propose M. Revilliers. Descendons jusqu'à la Plaine, voulez-vous ? Et tante Claire nous apprêtera une bonne friture ce soir !

— Quelle excellente idée, renchérit Mme Revilliers qui se réjouit déjà du repas qu'elle pourra offrir aux enfants.

A ce moment, on entend des pas sur le gravier du jardin ; Pierre court à la fenêtre en disant :

— Il vient un vieux monsieur, avec une longue barbe, un sac de montagne sur le dos...

— Ah ! je vois... c'est John l'Illuminé, que l'on a surnommé Longpain, parce qu'il est long comme un jour sans pain ! dit en riant M. Revilliers.

— Il m'apporte des œufs, ajoute sa femme en quittant la salle à manger pour aller recevoir le nouveau venu.

Curieux, Pierrot se glisse hors de la pièce, sur les pas de sa tante.

— John l'Illuminé, dit Longpain ! Voilà un drôle de nom ! s'exclame Ralph amusé.

— Oh ! L'Illuminé, c'est moi qui lui ai trouvé ce sobriquet. Au village, tout le monde l'appelle John Longpain. Il habite une ferme... dans la Plaine.

— Dans la Plaine ? De quel côté ? Allons le voir une fois ; j'aime tant les fermes et les étables.

A ce moment, Pierre revient, les yeux brillants :

— Quelle figure ! Il est « formid » ; je voudrais qu'il soit mon grand-père ! En nous quittant, il m'a dit : « Que Dieu te bénisse ! »

M. Revilliers esquisse une grimace moqueuse :

— Toujours le même ! Qu'il aille raconter ses balivernes aux vieilles femmes qui commencent à radoter. Pour vous, mes garçons, qui faites partie de la jeunesse moderne, il faut autre chose, un autre langage.

Les deux neveux regardent leur oncle, les yeux grands ouverts et les oreilles aussi toutes grandes ouvertes.

M. Revilliers poursuit, une pointe d'irritation dans la voix :

— Ces histoires du Bon Dieu, c'est du temps passé. Il m'agace chaque fois qu'il vient, cet individu. Et pour comble, il arrive à endoctriner tante Claire !

— Mais... objecte Pierre, quel beau vieillard ! Il me plaît... ajoute-t-il convaincu. Il a des yeux...

— Des yeux ? interroge Ralph.

— Des yeux... comment dire ? Aussi doux que ceux d'un bon chien berger... des yeux qui nous aiment beaucoup !

— Quelle définition ! remarque oncle Paul, railleur. En tout cas, mes enfants, un conseil : n'écoutez pas les bêtises qu'il débite.

— Pourquoi ? que raconte-t-il ? demande Ralph désireux d'en savoir davantage. Je regrette de ne pas l'avoir vu, ce curieux personnage. Oncle Paul, que raconte-t-il ?

— Comme je vous l'ai dit : des bêtises ! Il est en retard sur notre siècle ! Il n'a rien compris à la vie moderne et à tout ce qu'elle nous apporte. Avec lui, il faudrait vivre comme les patriarches : croire à la Bible tout entière et vivre comme elle nous l'enseigne ! Vous voyez d'ici où cela nous mène.

— Et tu penses que ce n'est pas juste ? interroge Pierrot hésitant.

— Vous êtes trop jeunes pour comprendre, objecte M. Revilliers. Evidemment, un peu de religion, cela ne fait pas de mal et retient quelque peu la licence, mais tout de même, il va trop loin. Avec lui, il faudrait... peuh ! il faudrait même ne pas savoir dire une

blague ! Avant tout, se mettre sur la paille pour secourir les pauvres... faire ses prières, naturellement aller tous les dimanches à l'église !... Il faudrait rester de petits bonshommes très humbles, que tout le monde méprise... Que sais-je encore ? Ne plus bien vivre ni bien s'amuser... Ne m'en parlez plus ! Il m'agace.

Et oncle Paul se lève brusquement ; fort désireux de changer de sujet, il demande :

— Alors, on se prépare pour aller pêcher ? Vous êtes d'accord ?

— Oui, oui, répond Pierrot.

Tandis que l'on passe au vestibule, Ralph souffle à l'oreille de son frère :

— Malgré tout, je regrette de ne pas l'avoir vu, ce fameux John Longpain !

Au début de l'après-midi, les deux garçons, accompagnés de leur oncle, s'en vont d'un pas alerte du côté de la rivière, tandis que tante Claire reste à la maison.

Il fait chaud sur la grand-route asphaltée. Le soleil est brûlant et piquant, comme avant l'orage.

Pierre trouve le chemin long et s'impatiente d'aller tremper ses pieds dans l'eau fraîche du ruisseau.

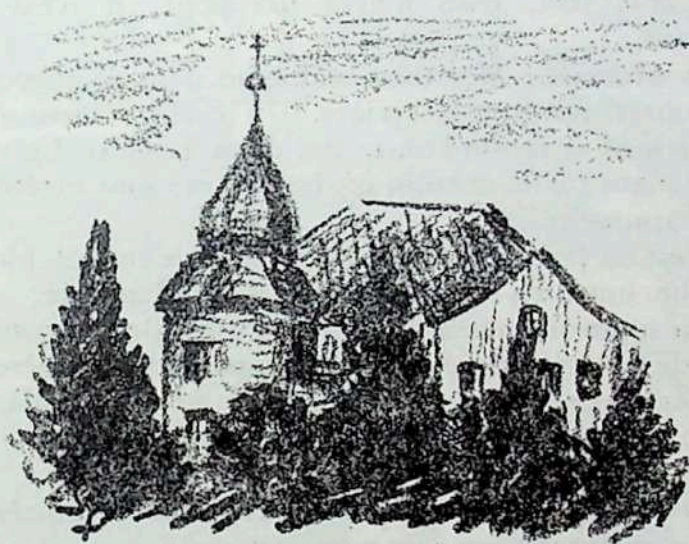
Quels beaux poissons argentés ils vont rapporter à « La Chaumine » !

Pleins d'espoir, ils arrivent tous trois au bord de l'eau et s'asseyent un moment sur une grosse pierre à l'ombre d'un bosquet.

Le premier mouvement du cadet est d'enlever ses souliers : quelle détente de s'allonger et d'humer l'air pur de la campagne.

— Pendant que vous pêcherez, j'ai l'intention d'aller

faire une visite à un vieil ami, habitant de l'autre côté de la rivière, dit oncle Paul. C'est un artiste, perclus de rhumatismes, que je n'ai pas vu depuis longtemps. Ma visite lui fera plaisir.



— Un artiste ? demande Ralph.

— Oui, un artiste-peintre.

— Oh ! alors nous irons avec toi, pour admirer ses tableaux... suggère Pierre.

— Il vaut mieux que vous restiez ici ; il n'est pas toujours d'humeur très sociable. Vous viendrez me rejoindre en fin d'après-midi. Il habite cette maison que vous voyez là-bas, de l'autre côté du pont... cette maison au toit pointu avec un clocheton émergeant derrière les sapins ; c'est la villa « Raphaël ».

— Oui, oui... je vois, affirme Ralph. Quelle chic villa !

— Très jolie, en effet. Alors ! Bonne pêche. Amusez-vous bien et surtout ne faites pas de bêtises ! Venez me rejoindre vers les cinq heures. Il y a un gros chien... qui aboie fort, mais n'ayez pas peur, il n'est pas méchant.

Et Monsieur Revilliers s'éloigne dans la direction du pont traversant la rivière. Un cycliste vient dans l'autre sens et croise l'oncle des deux garçons. Le voilà maintenant sur le chemin où les enfants sont arrêtés.

Il approche...

C'est un jeune homme en vêtement de travail, blouse blanche, hotte au dos, un livreur de boulangerie.

Au moment même où il arrive près des garçons, la roue de son vélo pénètre dans une profonde ornière du chemin. Il perd la direction et... patatras, le voilà par terre ; la hotte se renverse... et les pains roulent dans le pré.

— Oh là ! s'écrie Ralph en s'empressant auprès du pauvre cycliste. Vous êtes-vous fait mal ?

Le jeune homme se relève, l'air maussade. Il regarde les nouveaux venus d'un œil inquiet. Rogue, il répond :

— Ça va, ça va... allez votre chemin !

Pierrot est déjà en train de ramasser les pains et de les remettre dans la hotte... Etonné de cette attitude raide, il regarde son frère, hésitant, ne sachant quel parti prendre. Il vaut mieux s'éloigner de cet individu qui, sans doute à cause de sa chute, paraît de fort mauvaise humeur.

En silence, ils s'en vont, non sans jeter un coup d'œil



du côté du jeune homme qui répare le désastre en rassemblant tout ce qui gît sur le sol.

Et Ralph, surpris, dit à son frère :

— Regarde ! Qu'est-ce qu'il ramasse là ? Une peinture !

— Le cadre s'est disloqué en tombant ; dommage ! remarque Pierre.

— Une peinture avec des pains, cela ne va pas bien ensemble ! ajoute l'aîné.

— Non ! continue le cadet en riant. Peut-être un cadeau du vieil artiste ?

— Si seulement la bonne idée lui venait de nous en donner autant quand nous irons rejoindre oncle Paul !

Les enfants se retournent encore une fois ; le cycliste a enfin tout remis dans sa hotte. Il enfourche son vélo et s'éloigne ; les deux garçons le regardent partir.

— Quel drôle d'individu ! dit Pierrot songeur.

— Allons ! ne perdons plus notre temps, s'écrie Ralph. A l'ouvrage ! Tante Claire compte sur nous pour son souper.

Ils s'installent au bord de l'eau ; silencieux et attentifs, ils tirent sur leur ligne.

Décidément ! Aujourd'hui, cela ne « mord » pas !

Un quart d'heure se passe sans succès ; Pierrot s'impatiente ; il a des fourmis dans les jambes. Rester si longtemps sans bouger... Intenable !

— Je vais dans le bois, dit-il à son frère. J'y trouverai peut-être encore du muguet. J'en ai assez de ce métier ! D'ailleurs... j'effraie les poissons !

Et le jeune garçon, heureux de s'ébattre, s'en va en

courant du côté de la forêt dont le charme mystérieux l'attire.

Plus persévérant, Ralph continue à scruter l'eau et à espérer une pêche abondante. Un nouveau quart d'heure se passe. Rien... absolument rien !

Ralph commence à se lasser aussi...

Pierrot ne reviendra-t-il pas bientôt ? Ah ! le voilà enfin !

— Montre-moi tes beaux muguets, lui crie-t-il.

— Auparavant, fais voir ta belle pêche !

Penaud, Ralph s'écrie :

— Ils ont aussi peur de moi que de toi ! Inutile... ils n'en veulent rien !

— Tiens... vraiment curieux, dit Pierrot ; les muguets m'ont fait la même réflexion. Ils préfèrent se faner dans un coin obscur et ignoré.

— Comment ! Tu n'en as point trouvé ?

— Non ; et toi, tu n'as rien pêché ?

— Non !

— Alors... inutile d'insister, conclut le cadet.

— Viens ; allons plutôt nous balader jusqu'à cette passerelle, là-bas, propose l'aîné.

— D'accord !

Et les voilà sur le chemin bordant la rivière. Quelle longue route, interminable...

Enfin, ils arrivent près d'une étroite passerelle de bois ; Ralph la passe, tandis que Pierre reste sur terre ferme.

Ils voient sur l'autre berge une vieille mesure entourée d'un jardinet. Une femme est assise sur le banc

devant la maison; elle tricote. Poules, chien et chat se promènent autour d'elle et lui tiennent compagnie.

De temps en temps, elle relève la tête en soupirant. Son visage paraît fatigué, son dos est voûté...

Ralph la regarde entrer dans la maison. De son côté Pierre est intrigué par une tache noire qu'il voit dans l'eau.

Soudain, il s'écrie, jubilant :

— Ralph ! ... viens vite !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde ! Là...

— Une vieille ferraille, que l'on est venu jeter ici pour s'en débarrasser.

— Mais non ! Tu ne vois pas ? C'est un coffre... un vrai coffre !

— Un coffre ? Peut-être... Qu'y a-t-il d'intéressant à cela ?

— Comment ! s'exclame le petit garçon. Tu n'y songes pas ? Il est peut-être rempli d'or !

— Peuh ! Quel esprit romanesque ! Tu crois encore au Père Noël et aux contes de fées ! C'est de ton âge, fait Ralph dédaigneusement.

Pierrot n'écoute pas son frère ; tout à son idée et persuadé que le vieux coffre contient un trésor, il court au bord de l'eau et enlève ses chaussures. Se cramponnant à un buisson, il s'aventure à la conquête de sa trouvaille.

Ralph s'approche lentement et sans enthousiasme. Il suit des yeux les puérils exploits de son frère. Moqueur, il l'interpelle :

— Tu découvres le trésor d'Ali Baba ?

Puis, après une pause :

— Attends, je viens t'aider et on partagera le butin !

Bien qu'il n'ait aucune envie de le laisser paraître, l'aventure commence à l'intéresser. Après tout, il n'y a aucun risque à tenter la chance. S'il y avait quelque chose de précieux dans cette relique, ce serait très heureux de le découvrir.

Il s'approche de son frère et propose :

— Je te tiendrai par la main ; tu pourras avancer plus loin. Attention de ne pas glisser...

— Oui, oui ! répond gaiement Pierrot. Brr ! L'eau est froide ! J'enfonce dans la vase !

Et, il s'accroche au bras de son frère en poursuivant :

— Il faut que j'arrive à atteindre cette grosse pierre. Ce sera un refuge plus sûr.

Joignant le geste à la parole, il s'élance au milieu du ruisseau, sans lâcher Ralph qui, entraîné par son cadet, perd pied et saute, lui aussi, à l'eau !

— Ouf ! Quelle horreur ! s'écrie le grand garçon. Tu aurais dû m'avertir... j'aurais enlevé mes souliers. Quel bain ils ont pris ! !

— Cela sèche ! répond philosophiquement Pierre sans perdre son bel élan. Tu penses ! La conquête en vaut la peine.

— Et si le coffre est vide ? réplique Ralph.

— Là ! j'arrive à le toucher ! exulte Pierrot tout excité. Oh ! il ne remue pas !

Dans un souffle et tout ému, il ajoute :

— C'est parce qu'il est lourd et bien rempli !



Au mépris de ses chaussures mouillées, Ralph s'approche aussi. L'enthousiasme de son frère l'a conquis.

— A nous deux, nous arriverons à le porter jusque sur l'herbe.

— Oh ! épatant ! Je vois une poignée, de chaque côté, s'écrie Pierre.

En même temps, d'un geste décidé, il se penche pour en saisir une; il la touche... Soudain, la pierre sur laquelle il se tient oscille, bascule et le précipite en avant ! Quel plongeon ! Quelle eau glacée !

Il s'étale sur le coffre.

Ralph a un haut-le-corps :

— Pierre !

Ruisselant, le petit garçon se redresse vivement et se tient de nouveau sur ses pieds, nullement déconcerté.

L'aîné poursuit :

— Tu es dans un bel état ! Tu vas prendre froid !

— Je préférerais que tu viennes m'aider, réplique le cadet impatient et claquant des dents.

— Attends une minute; je vais poser ma veste sur l'herbe. S'il m'arrive de prendre un bain comme toi, je tiens à garder quelque chose de sec pour mettre sur ma chemise mouillée.

Après avoir quitté son vêtement, Ralph rejoint son frère dans la rivière et tous deux s'acharnent à faire bouger le coffre.

Mais il est récalcitrant. Il ne semble pas vouloir changer de place !

Ils y mettent toutes leurs forces et désespèrent...

Faudra-t-il l'abandonner ?

Ce serait dommage !

— Il se trouve coincé entre deux pierres, remarque l'aîné.

— Enfin ! fait Pierrot triomphant. Enfin ! Nous avons la victoire ! Allons, vieux mulet, bouge-toi !

Cette fois, le coffre est vaincu. Docile, il se laisse emporter sans résistance et, bien que lourd, les enfants parviennent à le hisser sur la berge.

— Ouf ! Quelle bonne affaire ! Nous l'avons, s'exclame le petit garçon, au comble de la joie, et oubliant qu'il tremble de froid.

Ralph examine leur conquête :

— Tu sais comment l'ouvrir ?

— Non.

— Moi non plus ! Il est fermé.

— Cela se comprend ! Un trésor... on l'enferme soigneusement ! observe le cadet.

Mais, soudain découragé :

— Nous n'avons pas la clé ! ajoute-t-il en s'affaissant sur l'herbe.

— Apportons-le à « La Chaumine ». Oncle Paul en trouvera bien une qui aille, suggère Ralph pour consoler son frère.

— Oh ! oui, s'écrie le benjamin, de nouveau sur ses pieds. Emportons-le à « La Chaumine » !

Le soleil s'est caché derrière de gros nuages sombres, il fait plus frais et Pierre frissonne.

Ralph le regarde :

— Comme tu es pâle... tu vas tomber malade... Viens, il faut sécher ta chemise.

— Sécher ma chemise ! Vite dit, mais comment faire ?

— Je te prêterai ma veste. Allons dans cette maison, de l'autre côté du pont.

— Et notre trésor... je ne veux pas l'abandonner...

— Cachons-le ; là, ça y est, dit Ralph en poussant le vieux coffre dans de hautes herbes, derrière un taillis.

CHAPITRE III

A « LA RUBIETTE »

Quittant la rivière et leur trouvaille, les deux enfants s'approchent de la mesure.

La femme est de nouveau sur le banc; elle tricote et à leur arrivée, relève la tête.

Hésitants, les garçons s'arrêtent vers la barrière. Le chien sort de sa niche en aboyant et les poules se sauvent de tous côtés.

— Tais-toi, Koonal ! crie la femme. Va coucher... Et se tournant vers les nouveaux venus :

— Vous cherchez quelque chose ?

— Mon frère est tombé dans la rivière, répond Ralph. Il a froid... ses habits sont mouillés...

Il n'achève pas, son interlocutrice l'interrompt en disant :

— Venez un moment dans la cuisine ; on séchera la chemise sur le feu.

Les enfants acceptent de grand cœur l'invitation et entrent dans la modeste demeure.

Las et grelottant, Pierrot s'assied sur le premier siège venu ; il enlève sa chemise collante et revêt la veste de Ralph.

Quelle sensation agréable !

Quel bien-être parcourt ses veines; il a moins froid dans cette atmosphère accueillante.

Pendant ce temps, la paysanne suspend la chemise sur le fourneau en disant:

— On va vous faire une tasse de thé ; l'eau bout dans la casserole... cela finira de vous réchauffer.

Les jeunes gens se regardent... heureux d'être si bien reçus.

Mais, une lueur d'inquiétude perce soudain dans les yeux de Pierre: le trésor laissé sur la berge n'aura-t-il pas disparu lorsqu'ils retourneront ?

Le thé chaud remet un peu de couleurs sur les joues pâles de l'enfant. D'ailleurs, ils ont soif tous les deux.

— Vous habitez par là ? questionne la femme.

— Nous sommes en vacances chez notre oncle, à «La Chaumine», répond Ralph.

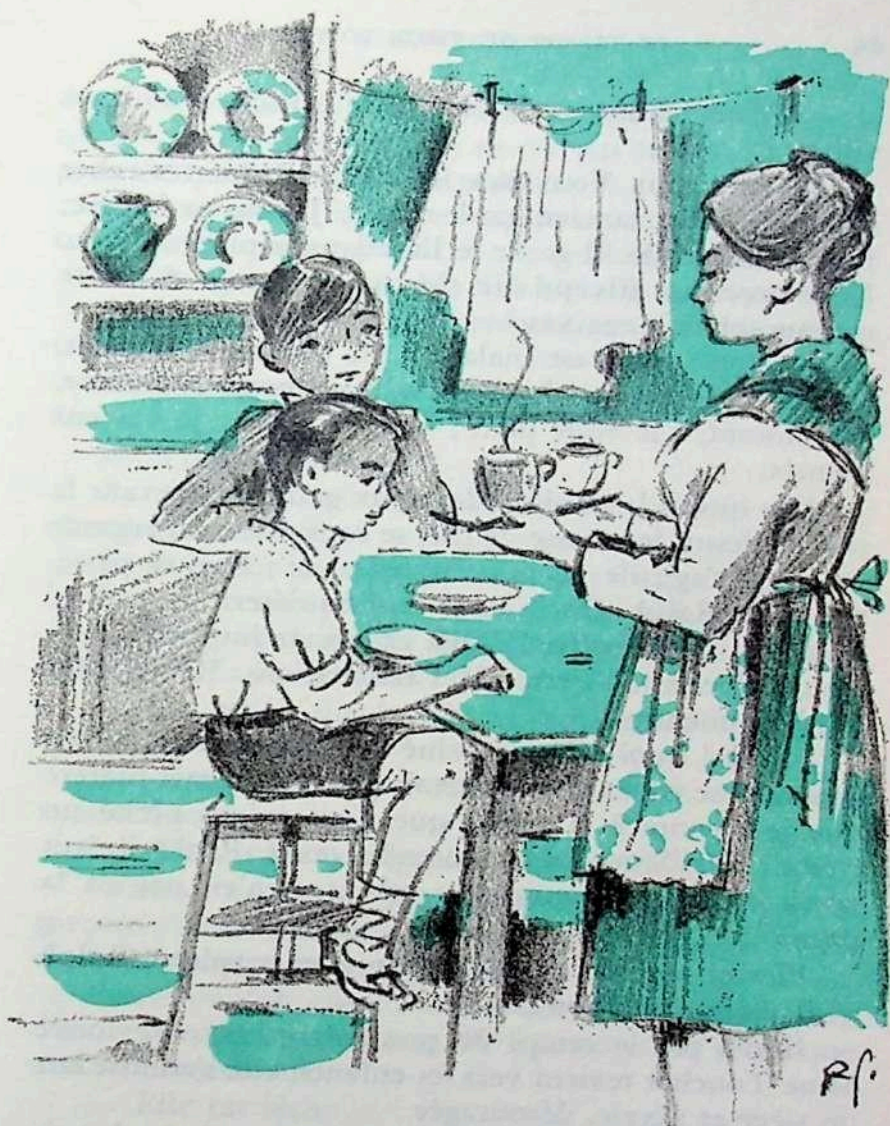
— Ah ! M. Revilliers ; je le connais. Et ton frère a glissé dans l'eau ?

Les sourcils de Pierrot se rapprochent, ses yeux prennent une expression d'effroi: Ralph va-t-il dévoiler leur secret et parler de leur trouvaille ?

Aussi, son regard s'éclaire et même s'étonne lorsqu'il entend la réponse de son frère :

— Oui, nous pêchions; un poisson lui a échappé des mains. Il a voulu le rattraper et c'est lui qui s'est transformé en un gros poisson : il a fait un superbe plongeon !

La maîtresse du logis rit et les garçons en font autant ! Mais, Ralph est embarrassé et désireux de détourner la conversation. Il demande:



— Vous habitez seule dans cette maison, si loin du village ?

— Oh ! non. Vous êtes ici à «La Rubiette», chez Emile Touchet, ancien garde-chasse. Je suis sa femme; il est très malade. Il garde le lit... dans la pièce à côté... Nous avons un fils qui fait son apprentissage et rentre chaque soir à la maison.

— Votre mari est malade ? dit l'aîné timidement.

— Bien malade.. bien malade... répond la femme. Un instant, s'il vous plaît ; il m'appelle... je reviens bientôt.

Elle quitte la cuisine ; les deux garçons, relevant la tête de dessus leur tasse de thé, se consultent du regard :

— Il s'agit de ne pas s'attarder ici ; l'heure passe, remarque Ralph. Oncle Paul va s'inquiéter.

— Et notre coffre ! Voilà ce qui m'inquiète, moi, ajoute vivement Pierrot. Mes félicitations, Ralph ! Tu sais bien mentir !

— Eh ! quoi ? s'écrie l'aîné brusquement. Il fallait pourtant se tirer de ce mauvais pas. Tu aurais préféré que je raconte à la vieille que nous avons pêché un trésor ? D'ailleurs, tu as entendu oncle Paul : il faut savoir dire des blagues, sans cela... on n'est pas «à la page» !

Pierrot regarde son aîné, étonné et perplexe. Ralph a-t-il vraiment raison ?

Il n'a pas le temps de poursuivre ses réflexions ; Mme Touchet revient vers les enfants; elle s'affaisse sur un siège et s'écrie, découragée :

— Quelle misère ! Avec un mari malade depuis deux ans.... on ne s'enrichit pas. Le docteur... les remè-

des... Enfin, mon fils m'a promis de me rapporter quelques sous aujourd'hui... Il ne va pas tarder, il rentre plus tôt que d'habitude le mardi...

Comme pour répondre à sa phrase, la porte s'ouvre ; un jeune homme apparaît sur le seuil de la cuisine.

— Bonjour m'man. Me v'la ! dit le nouveau venu.

Mais, à la vue des deux enfants, il s'arrête brusquement, interdit.

Ralph regarde son frère d'un air entendu, semblant dire :

— Tu le reconnais ?

Le cadet fait un signe de tête en réponse à cette question muette.

Ils se lèvent et le jeune homme les toise du regard. La femme se tourne vers son fils, accueillante :

— Bonjour Armand ; déjà de retour ? J'en suis bien contente... Et les remèdes ?

— Les voici, dit le fils en posant un minuscule paquet sur la table.

Sa mère le regarde avec une expression d'évidente satisfaction :

— Oh ! tu les as... Quel bonheur !

Armand ne semble pas enchanté de la présence des garçons ; il les examine avec des yeux inquiets et les deux frères se sentent mal à l'aise.

Pressé de s'en aller, Pierrot tire sa chemise suspendue à une ficelle au-dessus du fourneau ; il remarque avec contentement :

— Elle est sèche.

Prestement, il l'enfile. Ralph, se voulant aimable, dit à Mme Touchet en regardant son fils :

— Nous nous connaissons déjà !

— Ah ! oui ? fait la femme, étonnée.

Le jeune homme, cherchant à dissiper le malaise qui l'envahit, explique, moitié souriant :

— En effet ; je crois vous reconnaître. C'est vous qui étiez sur le chemin lorsque je suis tombé de vélo ?

— Oui, répond Ralph. Nous avons eu peur pour vous, pour les pains et...

— Tu es tombé de vélo ? interrompt la mère d'Armand.

— Rien de grave, répond l'apprenti, soudain brusque et nerveux.

La femme du garde-chasse le regarde, étonnée de ce changement d'attitude. Pierrot, se rappelant l'air hargneux du cycliste, repartit, soucieux de s'en aller :

— Viens, Ralph ; nous serons en retard. Oncle Paul nous attend.

Ils quittent « La Rubiette » en remerciant la paysanne pour son aimable accueil et traversent le jardin.

Ils sont à peine à la barrière entourant la chaumière, qu'ils entendent la porte de la cuisine s'ouvrir. A grandes enjambées, Armand les rejoint.

Les deux frères s'arrêtent et regardent le jeune homme.

— Dites donc, vous... articule celui-ci d'une voix rauque, ce que j'avais dans ma hotte... vous ne l'avez pas vu...

— Comment ? que voulez-vous dire ?

— Ce que je veux dire ? poursuit Armand impatienté, eh bien !... c'est que vous devez faire et dire

comme si vous n'aviez rien vu de ce qui est tombé sur le chemin.

— Rien dire à qui ? questionne Pierrot étonné.

— A quiconque vous en parlerait.

— Pourquoi ? ajoute Ralph cette fois tout à fait intrigué.

— J'ai mes raisons, répond laconiquement Armand. Donnez-moi votre parole que vous n'en direz rien à personne, sinon, gare à vous ! Compris ?

Les deux enfants hésitent...

Que leur veut donc ce grand jeune homme ?

Pourquoi ces ordres et ces menaces ?

Quelle drôle d'histoire se cache là-dessous pour qu'il faille se taire ?

L'aîné, curieux, pense qu'il serait intéressant de connaître les raisons de l'attitude d'Armand, car l'apprenti-boulangier paraît très contrarié.

Il s'enhardit :

— Votre patron gronderait s'il apprenait que les pains ont roulé sur le chemin ?

— Sûrement... se hâte de répondre le fils du garde-chasse. Aussi, n'en parlez à personne, ni chez vous, ni au village. Promis ?

— Promis ! répète Ralph avec décision.

— Et toi aussi, petiot ? continue le jeune homme en s'adressant à Pierre.

Pierrot, en vrai perroquet de son aîné, répond :

— Promis !

Armand est satisfait.

— Au revoir, dit-il, soulagé et désireux d'en finir. N'oubliez pas votre promesse !

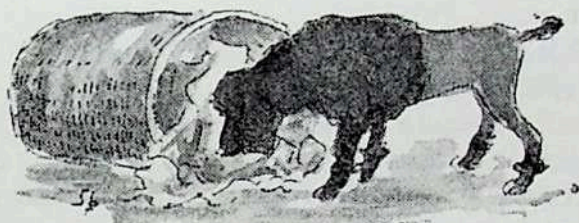
Les deux garçons sont enfin libérés. Avec un soupir de contentement, ils s'engagent sur le chemin. Ralph, songeur, observe :

— Mystérieux, ce personnage ! Qu'est-ce qu'il cache derrière ses yeux sombres ? Son patron est-il si terrible pour qu'il lui inspire une pareille « frousse » ?

— Tant pis pour lui ! s'écrie Pierrot, indifférent. Mon coffre est certainement plus mystérieux qu'Armand Touchet. J'ai hâte de le revoir et de le caresser !

CHAPITRE IV

CHEZ LE VIEUX PEINTRE



Oubliant leur désagréable rencontre avec le jeune cycliste, Ralph et Pierre n'ont plus qu'une pensée : rejoindre le coffre caché dans le taillis.

Pourvu qu'il n'ait pas disparu ! Anxieux et nerveux, Pierre court en avant, tant il craint de ne plus le revoir.

— Bonheur ! Il est là ! Il n'a pas bougé... s'écrie-t-il. Ralph, viens vite.

— Oui, dépêchons-nous. Oncle Paul va s'inquiéter ; nous sommes en retard.

Empoignant leur fardeau, chacun par une poignée, ils se hâtent sur le chemin, le long de la rivière. Heureusement, il fait moins chaud qu'au début de l'après-

midi ; le ciel s'est couvert de gros nuages noirs flottant au-dessus de leurs têtes. Arrivera-t-on à la maison avant l'orage ?

Maintenant, les voilà sur le pont. Ils approchent de la villa « Raphaël » et déposent leur charge devant la grille.

— Il est lourd, soupire Pierrot, fatigué.

Ralph tire vigoureusement la sonnette.

Un affreux bouledogue apparaît, aboyant, en même temps qu'une petite vieille, toute cassée, s'avance sur le gravier :

— Tais-toi, Boula !

Docile, l'animal rentre dans sa niche.

La grille s'ouvre et les enfants pénètrent dans le jardin. Un petit caniche noir, tout jeune, s'élance à leur rencontre. L'œil brillant, il se met à sauter autour d'eux, tout heureux de leur arrivée. Il aboie, pressentant de gais compagnons de jeu. La domestique bougonne :

— Quelle peste, cet animal ! Toujours sur mon chemin ! Il va me faire tomber et je me casserai la jambe !

Débarrassés de leur trouvaille qu'ils ont laissée à l'entrée du jardin, les deux garçons se mettent à courir dans l'allée avec le petit chien qui se trémousse, s'excite, saute et fait du bruit.

La vieille bonne va avertir M. Revilliers de l'arrivée de ses neveux. Celui-ci apparaît sur le perron.

— Ah ! vous voilà enfin ! dit-il sur un ton de reproche. Vous êtes en retard. Et la pêche... bonne ?

Ralph et Pierre se regardent, un instant déconfits ; le cadet ne se laisse pas déconcerter et s'écrie :

— Très bonne ! Tu verras... nous avons une belle surprise à te montrer !

— Et les tableaux, oncle Paul ; pouvons-nous les voir ? demande Ralph.

— Venez par ici ; faites doucement... Mon vieil ami n'est pas très bien aujourd'hui. Il est préférable que je ne vous mène pas vers lui. Mais, vous pourrez jeter un coup d'œil sur la collection qui se trouve dans l'antichambre et dans son atelier. Pendant ce temps j'irai lui dire au revoir ; il se repose dans la véranda.

— Ne laissez pas entrer le caniche dans le bureau de Monsieur, dit la domestique qui les a rejoints ; Monsieur le défend expressément ; il salit et fait du désordre.

Elle examine les deux enfants avec des yeux inquiéteurs et ne paraît pas enchantée de les voir pénétrer dans le domaine de son maître ; cela dérange la vie tranquille que l'on mène ici. Ces galopins ne vont-ils pas faire des bêtises ?

M. Revilliers, soucieux de la tranquilliser, ponctue sa recommandation en ajoutant :

— Vous avez bien compris, n'est-ce pas ? Ne touchez à rien et ne faites pas de bruit. D'ailleurs, je reviens bientôt. Venez... c'est ici ; voilà l'antichambre et cette porte à droite, l'atelier.

Il s'éloigne et les deux frères commencent la visite des peintures. Elles sont variées : natures mortes, paysages, portraits, toutes des huiles, très belles et vivantes. L'atelier de l'artiste est une vaste pièce dont les parois disparaissent derrière une quantité de tableaux de toutes grandeurs.

Alors que, tout à leur contemplation, les enfants

admirent chaque sujet, un fort coup de vent ouvre porte et fenêtre. Ralph se précipite vers la fenêtre pour la refermer mais la porte reste grande ouverte.

Puis il retourne à ses tableaux et s'y absorbe.
Soudain, ils tressaillent tous deux.



Un joyeux aboiement leur fait lever la tête : le caniche est devant eux, l'air espiègle et content.

— Veux-tu sortir de là ! s'écrie Ralph. Gare la domestique ! Elle grondera.

Mais, le petit animal, désireux d'en faire à sa tête, n'éprouve aucune envie de quitter les lieux. Lorsque l'enfant s'approche de lui, il se met à galoper au travers de la pièce.

— Laisse-le ! Tu l'excites, dit Pierrot.

— Mais... puisqu'il ne doit pas rester là !

— C'est ta faute ! Tu n'avais qu'à refermer la porte et il ne serait pas entré.

— Tu pouvais aussi bien le faire que moi, réplique l'ainé. Allons ! Viens Toutou !

Il se met à la poursuite de l'animal qui trouve le jeu très divertissant. Il court en tous sens, il saute sur les meubles. Quelle danse ! Quelles cabrioles !

— Amusant ! s'exclame Pierrot, oubliant tout à fait les recommandations de son oncle. Ça y est ! Il a renversé la corbeille à papier !

— Quelle horreur ! Quelle saleté ! Pierrot... je t'en prie... viens m'aider ! Faisons-le sortir, s'écrie Ralph.

Les deux garçons commencent enfin à prendre l'aventure au sérieux. Ils cernent le chien qui, cette fois, ne leur échappe pas et sans délai, le mettent à la porte.

Soucieux, ils se dépêchent de réparer les méfaits du caniche. Les papiers sont ramassés et le désordre disparaît.

— Là ! c'est en ordre, s'exclame l'ainé, soulagé.

Il ajoute :

— N'en parlons plus. Oncle Paul pourrait se fâcher s'il s'apercevait que nous n'avons pas mieux fait la garde. Viens... sortons. Si on remarque que le chien a passé par là, eh bien ! on croira qu'il est venu après notre départ.

Ils quittent l'atelier, passent l'antichambre et découvrent dans le vestibule de nouvelles peintures qu'ils n'ont pas encore vues.

Une porte s'ouvre ; M. Revilliers les rejoint :

— Alors, vous avez tout admiré ? demande celui-ci.

— Oui, splendide ! dit Ralph, enthousiasmé, tandis que le petit chien, sortant d'on ne sait où, s'élance dans ses jambes et les mordille.

— Aïe ! Coquin ! Tu es de nouveau là ! s'exclame le grand garçon.

— Il porte à merveille son nom ! Un vrai moustique, remarque M. Revilliers. Attention ! Fermez les portes. J'espère bien qu'il n'a pas pénétré dans l'atelier ?

— Non, non ; nous avons veillé, répond Ralph sans hésiter et d'un air très convaincu. Il s'appelle Moustique ?

— Oui.

— Il me plaît, affirme Pierrot, et je voudrais qu'il soit à moi. Viens, Moustique, je t'emmène ; veux-tu ?

— Allons, mes enfants ; dépêchons-nous maintenant, dit M. Revilliers. Tante Claire doit s'impatisser de nous voir rentrer. Laissez ce chien et venez !

A regret, les deux garçons disent au revoir à Moustique et suivent leur oncle dans l'allée. Ils s'approchent du coffre resté près de la grille et s'apprêtent à le porter. M. Revilliers les regarde, ahuri :

— Qu'est-ce que cette ferraille ? D'où sortez-vous cela ?

— C'est notre pêche... oncle Paul, souffle Pierre d'un ton pathétique.

— Votre pêche ? Il est plein de poissons ?

— Non... cela ne « mordait » pas... Nous avons sorti ce coffre de la rivière... Il était au fond de l'eau, il est fermé... explique Ralph.

M. Revilliers ne sait s'il doit rire ou gronder :

— Et que pensez-vous en faire ?

— L'amener à « La Chaumine » pour l'ouvrir. Il est lourd ! Il contient sûrement un trésor ! répond Pierrot convaincu.

— Holà ! Quelle bêtise ! Laissez donc cette relique au bord du chemin, dit M. Revilliers. Si son propriétaire vient à passer et la retrouve là... il aura malheureusement toute la peine de la remettre à l'eau ! Tant pis !

Il ajoute, amusé :

— Mon pauvre Pierrot ! Les trésors ne se trouvent pas au fond des ruisseaux ; ils sont dans les coffres-forts des banquiers !

Pierre rougit... et une grande tristesse l'envahit. Son beau rêve, s'envolerait-il ainsi ? Non, vraiment ! Il sent les larmes jaillir sous ses paupières.

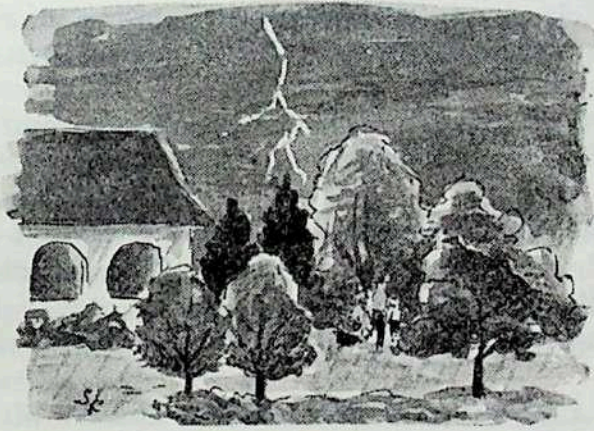
Son oncle, voyant l'air déconfit et le chagrin de l'enfant, regrette ses paroles et conclut :

— Oh ! si vous avez le courage de le porter jusqu'à la maison... je n'y vois pas d'inconvénient, mais... j'aurais préféré des poissons !



CHAPITRE V

SÉSAME, OUVRE-TOI !



Dans le jardin, tante Claire est soucieuse. Elle guette l'arrivée de son monde ; avec inquiétude, elle regarde le ciel, toujours plus menaçant.

Qu'ils tardent... Ne vont-ils pas bientôt paraître ?

Elle se redresse ; on entend des pas... des voix.

Les voilà ! Enfin !

Toute heureuse, elle se précipite à leur rencontre, mais... elle s'arrête, interdite, à la vue du fardeau que les enfants portent.

— C'était lourd ! dit Ralph en déposant le coffre.

— Comment ? s'extasie Mme Revilliers, il est plein de poissons ?

— Non, s'écrie Pierrot. Mieux... beaucoup mieux ! Il contient... tu verras !

Tante Claire le regarde :

— Et mes poissons ? Et mon souper ?

— Cela ne « mordait » pas... répond laconiquement Ralph qui s'en va à la recherche d'un trousseau de clés pour ouvrir le coffre.

— Alors, dit Mme Revilliers, déçue, que vais-je vous offrir ? Faute de poisson frais... nous aurons des sardines en boîte.

L'aîné est déjà de retour avec une collection de clés.

— En les essayant toutes, on y arrivera bien ! s'exclame-t-il, plein d'espoir.

Il s'agenouille sur le gravier et commence son examen.

— La serrure n'est pas rouillée, observe M. Revilliers. Ce coffre n'a donc pas séjourné longtemps dans l'eau.

— Où l'avez-vous trouvé ? questionne tante Claire.

— Dans le ruisseau, près d'une passerelle conduisant à une vieille maison... précise Pierre.

— Je vois, répond Mme Revilliers ; près de « La Rubiette ».

— Oui, oui, justement... ajoute le petit garçon.

Nous sommes allés sécher ma chemise dans la cuisine du garde-chasse.

— Dans la cuisine du garde-chasse ? répète Mme Revilliers, étonnée. Comment ?

— Mais oui ! J'avais fait un plongeon dans l'eau... j'étais tout mouillé !

Tante Claire examine son neveu avec un regard désapprobateur :

— En effet... tes habits sont dans un bel état !

— Ne gronde pas, tante Claire, supplie l'enfant. Il fallait sortir le coffre de l'eau...

Pendant ce temps, Ralph s'affaire autour de la précieuse trouvaille.

— Sésame, ouvre-toi ! ordonne l'aîné en donnant un bon coup de poing sur le couvercle de la relique.

Rien ne bouge !

— Attendez ! Voici un passe-partout qui fera peut-être l'affaire dit M. Revilliers.

Ralph cède la place à son oncle qui introduit la clé magique dans la serrure ; cela grince un peu, mais... cela tourne !

— Oh ! Bravo ! s'écrie Pierrot fort excité.

Il sent son cœur battre... il voudrait soulever le couvercle ; il n'ose le faire.

Que va-t-on découvrir ?

Tout pâle, il regarde son frère et lui dit brusquement :

— Qu'attends-tu ? Ouvre-le donc !

Ralph, moins ému, s'enhardit et... le couvercle lentement se lève.

Du papier de journal, mouillé... c'est tout ce que l'on voit au premier abord.

Pierrot écarte une feuille, puis une autre et encore une autre et découvre... encore d'autres feuilles !

— Il est rempli de papier, ton coffre, dit dédaigneusement l'aîné. Cela valait bien la peine de le porter jusqu'ici !

— Attends ! nous ne sommes pas au fond, réplique le cadet qui ne se laisse pas déconcerter.

— Quand le papier aura séché, on pourra en faire un feu de joie, conclut oncle Paul en riant.

Pierre n'écoute rien ; il continue bravement à fouiller et met au jour des revues, des journaux illustrés, des livres aux reliures fripées.

A ce moment, un fort coup de tonnerre ébranle l'atmosphère. Pierre continue à fureter, la tête enfouie dans le coffre. De grosses gouttes de pluie se mettent à tomber...

— Il faut rentrer, dit M. Revilliers.

Ralph et tante Claire se hâtent du côté de la maison, mais, le cadet, entêté, continue ses recherches. Il vide le coffre et le tâte jusqu'au fond.

Puis, relevant la tête, il regarde d'un œil désespéré les vestiges de ses rêves, épars sur le gravier.

Il ne sent pas la pluie, il n'entend pas le tonnerre qui gronde de nouveau. Il est pantelant... découragé.

Il voudrait croire encore à ce beau mirage ! Hélas ! il est obligé de le constater : rien de précieux dans cette misérable trouvaille. Il aurait mieux fait de la laisser au fond de l'eau !

Et soudain, il éprouve une folle envie de donner un

bon coup de pied à toute cette ferraille. Oncle Paul, lui mettant la main sur l'épaule juste à ce moment, l'empêche de suivre son mouvement et le fait sursauter :

— Voyons, Pierrot ! Console-toi ! Remettons ces journaux dans le coffre. Nous allons le ranger au fond du jardin, dans la cabane et demain, s'il pleut, vous aurez de la distraction. Il y a de quoi lire !

— Peuh ! Tu penses que ces vieilles histoires m'intéressent ?

La pluie tombe fort maintenant et le petit garçon ramasse rapidement tout ce qui gît sur le sol et en emplit l'objet de ses peines. Aidé de son oncle, il le transporte à l'abri.

Tristement, il rentre dans la maison... L'orage se déchaîne dans le ciel et aussi dans le cœur du pauvre Pierrot désillusionné.

Pendant le repas, la conversation ne tarit pas ; on parle des habitants de « La Rubiette », du garde-chasse malade, d'Armand l'apprenti-boulangier. Mais, les deux garçons, obéissant à la consigne, évitent de relever l'incident des pains et du tableau roulant dans l'herbe.

— Et ton vieil ami, comment se porte-t-il ? s'enquiert Mme Revilliers auprès de son mari.

— Oh ! pas bien du tout, répond M. Revilliers. Il est perclus de rhumatismes. C'est en traînant la jambe, appuyé sur deux cannes, qu'il m'a reçu. Je l'ai trouvé très vieilli. Aujourd'hui, le pauvre homme a eu une émotion qui l'a complètement abattu.

Oubliant son chagrin, Pierre regarde son oncle d'un air interrogateur. M. Revilliers poursuit :

— Nous allons passer dans l'anti-chambre pour

admirer quelques nouveaux tableaux lorsque, soudain, il s'écria :

« — Et mon « Printemps » ! Où a-t-il disparu ? »

Je me retournai et, en effet, on voyait une place libre contre la paroi. Il manquait une peinture. Naturellement, il appela tout de suite la domestique :

« — Toinette, Toinette, où avez-vous mis mon « Printemps » ? Pourquoi l'avez-vous enlevé ? Quelles idées vous passent par la tête ? Pensez-vous que vous êtes chez vous ici, pour agir à votre guise ? »

Il lui en a dit tant et plus, avant même que la bonne ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Il était rouge de colère ! La domestique le regardait, ébahie, ne sachant ce qui se passait. Quand elle eut enfin compris de quoi il s'agissait, elle répondit, atterrée :

« — Je n'ai pas touché ce tableau !

» — Et moi non plus... ai-je vite ajouté en riant, espérant apaiser mon ami. Cela ne fit que l'exaspérer davantage.

» — Comment ? tonna-t-il. Il n'est pourtant pas parti tout seul. Qui donc a passé par là ?

» — Mais... personne, a répondu la vieille femme, toute tremblante. Personne n'est venu dans la maison aujourd'hui, sinon le facteur, deux livreurs et Monsieur qui vient d'arriver, a-t-elle dit en se tournant vers moi.

J'ai bien cru qu'on allait me prendre pour le voleur, aussi, lui ai-je répliqué : fouillez-moi, si vous le voulez ! Cependant, je doute que votre tableau puisse tenir dans mes poches !

» — Vous plaisantez, Revilliers, m'a répondu mon ami. Excusez-moi ! Je suis démonté ! »

Pendant qu'oncle Paul narre avec volubilité toute l'aventure, Ralph et Pierre se regardent et se lancent de rapides coups d'œil entendus. Sous la table, l'aîné, avec le bout de son soulier, martèle les jambes de son cadet.

Mme Revilliers, inquiète, s'exclame :

— Je comprends l'émoi de M. Deffand; ce tableau ne s'est pourtant pas envolé !

— Mystérieux, en effet, poursuit M. Revilliers. Le chien est hors de cause, la domestique paraît sincère... Personne n'est entré là... c'est à n'y rien comprendre. Mon ami tenait beaucoup à cette peinture; aussi, m'a-t-il dit tout de suite : « Je vais déposer une plainte et demander que l'on fasse une enquête... » Je lui ai suggéré d'attendre, cherchant à le persuader qu'on la retrouverait... Rien n'y fit; passant dans son atelier, il a immédiatement téléphoné. Je crains bien que l'on vienne fouiller la chambre de sa domestique... Tout l'après-midi il est resté nerveux. Voilà pourquoi je n'étais pas certain qu'il vous laisse admirer sa galerie, ajoute-t-il en se tournant du côté de ses neveux.

Ralph et Pierre restent silencieux et un malaise, un fort malaise les envahit : ils savent bien, eux, où s'est envolé le tableau précieux...

Cette belle peinture, tombant de la hotte d'Armand : sans aucun doute, le chef-d'œuvre du vieil artiste.

Les deux enfants ont hâte de quitter la table; ils n'ont plus faim... ils ne parlent pas.

Tante Claire s'en aperçoit et observe :

— Vous êtes fatigués; rien d'étonnant... Porter ce coffre de La Plaine jusqu'ici !

Oncle Paul, obsédé par l'incident du tableau, continue :

— Cette histoire me contrarie. Je voudrais aider mon ami dans ses recherches, mais je n'ai aucun indice, aucune idée... Comment découvrir où ce tableau est parti ? Il y a eu un voleur... Allons ! les jeunes, vous qui avez le cerveau neuf ! Aidez-moi... réfléchissons... Vous vous souvenez de la disposition des lieux...

Ralph, décontenancé, cherche une échappatoire :

— Oh ! je suis trop fatigué pour réfléchir, ce soir.

— Belle jeunesse ! Toujours la même ! Quand il faut fournir un effort...

— Tu vois bien qu'ils tombent de sommeil, objecte Mme Revilliers, indulgente.

— Alors, allez vous coucher, conclut oncle Paul.

Il ajoute, à l'adresse de Pierre :

— Et ne rêve surtout pas trop aux trésors de ton coffre !

— Non, non, sois sans crainte, affirme le cadet qui ne pense déjà plus à sa trouvaille tant les révélations que vient de faire M. Revilliers le préoccupent.

Ils se dépêchent de monter dans leur chambre. Une fois la porte fermée, Ralph s'exclame :

— Je comprends, maintenant !

— Qu'est-ce que tu comprends ?

— Pourquoi il ne fallait rien avoir vu de ce qui est tombé de la hotte d'Armand et n'en parler à personne. Des pains... il s'en moquait ! C'est le tableau... c'est le tableau qui importait !

— Et voilà pourquoi il paraissait si fâché que nous l'ayons vu, ajoute Pierrot.

— Quelle bêtise d'avoir accepté de ne rien dire, poursuit l'aîné. Comment faire ? Oncle Paul nous en reparlera sûrement demain.

— Nous avons promis, observe Pierre, sentencieux.

— Oui, nous avons promis, répète Ralph. Alors... impossible d'aider oncle Paul dans ses recherches !

CHAPITRE VI

UN COUP DE TELEPHONE

Les enfants ne sont pas longs à aller se coucher; ils s'endorment rapidement.

Pierrot rêve qu'un superbe laquais, tout d'or habillé, sort du coffre entrouvert, présentant un plateau sur lequel brillent des diamants scintillants. A ce moment précis, la porte de leur chambre s'ouvre en coup de vent; les deux dormeurs se réveillent.

Ralph, lui aussi rêvait, poursuivant Armand, tandis que tout le long du chemin, des peintures tombaient une à une de la hotte. Il sursaute dans son lit. La voix de son oncle claironne à ses oreilles:

— Qu'avez-vous donc fait dans l'atelier de M. Deffand?

L'aîné lève la tête et ne comprenant pas ce qu'on lui veut, répond:

— Mais... rien! Nous avons regardé les tableaux.

Pierrot, se frottant les yeux et sortant de son rêve, maugrée:

— Laissez-moi dormir!

— Quelle stupide affaire... continue M. Revilliers. Vous n'avez rien touché, absolument rien touché dans l'appartement de mon artiste?

— Non... rien du tout, affirme Ralph.

— Pourquoi ? Il manque encore une peinture ?
questionne Pierrot, cette fois tout à fait réveillé.

— Non, pas une peinture, mais son stylo en argent !
Il était sur le bureau et il a disparu. Mon ami m'a
téléphoné tout à l'heure... dans tous ses états !

Ralph sent un frisson lui glacer le dos... N'a-t-il pas
menti en disant que le chien n'avait pas pénétré dans
la pièce ?... Pourvu que le peintre n'ait pas remarqué
les traces du passage de Moustique et ne s'en soit pas
plaint à son oncle.

La voix de M. Revilliers l'arrache à ses réflexions :

— Quelle bêtise j'ai faite en vous laissant entrer !
Je crains bien qu'il ne vous soupçonne !

Pierre s'assied sur son lit, indigné :

— Nous ne sommes pas des voleurs !

Et Ralph renchérit :

— Le voleur ? C'est celui qui a pris le tableau... il
a aussi emporté le stylo !

— Voilà précisément ce que j'ai dit à mon ami au
téléphone, observe l'oncle des deux enfants. Mais il
prétend que c'est impossible.

— Pourquoi ? s'étonne Ralph.

— Parce qu'il assure avoir vu le stylo sur son bureau
lorsqu'il a pénétré dans l'atelier pour téléphoner à la
police, après la disparition du tableau. Alors, la pièce
était en ordre... tandis que maintenant, on s'aperçoit
que quelqu'un a passé par là ; c'est visible... tout est
en désordre. Il a laissé la chambre telle quelle, pour
faciliter l'enquête de la police.

Et oncle Paul continue :

— Le vieil artiste m'a demandé si peut-être le chien était entré; je l'ai rassuré, affirmant que vous aviez fait bonne garde comme je vous l'avais d'ailleurs expressément recommandé.

Les deux garçons restent bouche close, les yeux dans le vague. Ils ne sont pas du tout à l'aise et M. Revilliers les dévisage avec des yeux inquisiteurs.

Il insiste:

— Vous n'avez pas vu ce stylo dans l'atelier de M. Deffand ?

— Mais non ! répond Pierrot avec force.

Ralph, indigné, ajoute:

— Nous prends-tu aussi pour des voleurs ? Fouille mes habits... là sur la chaise, oncle Paul et tu verras...

— Et les miens, les voici... achève Pierre prêt à pleurer.

Les voyant tous deux très émus, M. Revilliers regrette d'être venu interrompre la quiétude de leur sommeil; il s'en excuse:

— Ce téléphone m'a contrarié et bouleversé, c'est pourquoi je vous ai réveillés, mes enfants. Vous n'y pouvez rien, je le sais ; pas un instant je n'ai supposé que vous fussiez coupables. Allons ! Dormez et n'y pensez plus. Mon ami trouvera bien le voleur sans notre aide; ne vous tracassez pas... Bonne nuit !

M. Revilliers s'en va, laissant les deux enfants seuls. Ils n'ont plus du tout envie de dormir et le cadet, très excité, s'écrie:

— Voilà ce que c'est que de mentir ! Nous sommes dans «de beaux draps». Le désordre... c'est Moustique qui l'a fait !

— Pas forcément, objecte Ralph. Quelqu'un a sûrement pénétré dans l'atelier après notre départ; le chien n'a pas mangé le stylo !

— Non, bien sûr ! réplique Pierre, mais... en sautant sur les meubles, il l'aura peut-être fait rouler par terre.

— C'est bête ce que tu dis là ! S'il était tombé par terre, le peintre l'aurait vu...

— Il peut aussi ne pas l'avoir remarqué ! Le plus simple, serait de dire à oncle Paul que le caniche est entré dans la chambre ; cela faciliterait les recherches.

— Et on nous gronderait de la belle manière ! Si oncle Paul se fâche, il nous renverra à la maison. Finies les vacances à « La Chaumine » ! Non merci ! Je me plais trop bien ici !

— Moi aussi, dit la petite voix du cadet.

— Alors, je t'en prie... n'en parlons pas. Attendons de voir comment les événements se dérouleront.

— Oui, répond le benjamin le timbre toujours plus faible. Malgré son désir de rester éveillé, il sent son cerveau, sa pensée et tout son être s'engourdir...

Ralph ajoute :

— Donc, entendu, nous ne disons rien...

Pierre ne répond pas. Il dort... il dort de nouveau profondément.

CHAPITRE VII

UNE ANNONCE DANS LE JOURNAL

Le lendemain matin, Ralph regarde le ciel en faisant une grimace :

— Quel temps ! grogne-t-il. Qu'allons-nous faire toute la journée... avec une pluie pareille ? Impossible de sortir.

Tante Claire intervient :

— La pluie du matin ne tient pas... Cet après-midi, peut-être pourrez-vous partir en balade.

M. Revilliers annonce :

— Je serai absent toute la journée. J'ai une affaire à traiter et dois aller en ville.

— Oh ! s'écrie Pierrot, déçu, oncle Paul, tu iras un autre jour !...

— Je ne suis pas en vacances, moi ! objecte M. Revilliers. Mon travail m'attend ! Je vous ai déjà consacré hier tout l'après-midi. Aujourd'hui il fait mauvais temps... Je préfère prendre quelque relâche quand il fera beau. D'ailleurs, vous avez de la distraction avec le contenu du coffre !

Chacun regarde le petit garçon ; humilié, il baisse la tête. Mais, il se redresse et ses yeux brillent de nouveau :

— Au fait, nous ne l'avons pas bien regardé, mon vieux coffre; il a peut-être un double fond et c'est là que se cachent les diamants ! J'en ai rêvé cette nuit ! Allons l'examiner... viens Ralph !

Tandis que M. Revilliers se prépare à partir, le cadet entraîne son frère vers la cabane cachée au fond du jardin.

Pierre souffle à son aîné :

— Oncle Paul n'a pas reparlé de son artiste !

— Cela va tomber à l'eau... Tu vois... j'avais raison.

Pendant la nuit, le coffre n'a pas bougé; il est là, aussi vieux, aussi misérable que la veille. On l'ouvre de nouveau et les deux garçons ont vite fait de le vider complètement en posant les paperasses sur le banc de la cabane, à l'abri de la pluie.

Ralph l'empoigne et le retourne; il tape dessus et conclut :

— Un double fond ? Bêtise ! Sens... c'est mince ! Ton beau rêve... il n'a pas dit juste !

— Tant pis, soupire Pierrot, résigné. D'ailleurs... je le pensais bien.

— Tiens ! s'écrie l'aîné, des journaux contenant les dernières nouvelles du jour ! Oh ! là ! Vois-tu la date ? 16 juin 1875 ! Emportons-les dans notre chambre ; ce sera amusant à lire !

— Et ce livre, continue Pierre, regarde ! Quel vieux parchemin tout fripé et jauni ; voilà quelque chose d'intéressant ! Dommage... il est un peu mouillé, mais cela séchera. Il est sûrement très ancien : la date est en chiffres romains ! Je déteste cela et n'y comprends rien... Aide-moi, Ralph !

— Montre donc.

— Tiens ; que veut dire MD ?

— MD, c'est 1500.

— Alors... 1500 plus deux CC... continue le cadet.

— Cela fait 1700. Vieux, très vieux !

— Attends ! Il y a encore un L, trois X et trois I.

Aussi compliqué qu'une charade !

— Mais non, c'est tout simple ! LXXX et III font 83, plus les 1700, total : 1783 !

— 1783 ! Quelle date impressionnante !

— Pour sûr... En ce temps-là, mon arrière-grand-père n'était pas encore né ! fait Ralph tout à fait intrigué. Ton coffre... pour finir... on a bien fait de l'emporter.

S'emparant du livre, il ajoute :

— Voyons le titre : « La Sainte Bible, qui contient le Vieux et le Nouveau Testament, revue et approuvée. Nouvelle Edition » !

— Nouvelle Edition ! répète Pierrot, amusé. Oh ! regarde, il y a quelque chose d'inscrit, sur l'autre page.

Ralph feuillette le volume ; de plus en plus intéressé, il se met à lire :

— « Cette presante Bible est à moy, Céline Chate-lain, née Méroz, veuve de Jacob. Sy je vien à la perdre, je prie Celui ou Celle qui l'aura retrouvez de me la remétre en main, je le satisferay. Ecrit le 14e. obre 1789. »

— Quel style ! Quelle écriture ! s'étonne Pierre.

— C'est du vieux français, explique Ralph et sûrement mêlé de fautes d'orthographe. Dans ce temps-là, on n'allait pas à l'école comme maintenant.

— Quel bon vieux temps ! soupire Pierrot en accentuant sur le mot « bon » !

— Voilà un document de valeur ! Une si vieille Bible, s'écrie l'aîné, enthousiasmé. Je n'en ai jamais ouvert une. A la maison, papa ne veut pas que l'on sorte celle qui est dans la bibliothèque. Il trouve que l'on en sait bien assez par les leçons de religion.

— Et oncle Paul ! observe le cadet. Il n'a pas tellement l'air d'aimer ces choses... Tu as entendu ce qu'il a dit de John Longpain. Profitons de son absence et montons cette Bible dans notre chambre pour la regarder... Tante Claire, elle, ne dira rien. D'ailleurs... le contenu du coffre nous appartient, et nous pouvons en disposer.

— Bien sûr... puisque c'est nous qui l'avons trouvé.

— Dis plutôt qu'il s'agit de « ma » découverte ! rectifie le cadet, triomphant.

Puis, il ajoute :

— Je savais bien qu'il valait la peine de l'emporter, notre vieux coffre ! Quelle aubaine !

Leur trouvaille sous le bras, ils quittent la cabane et traversent le jardin en courant, car il pleut toujours. Ils grimpent lestement dans leur chambre.

Posant leur précieux fardeau sur la table, ils s'assistent l'un à côté de l'autre et partent fiévreusement à la découverte de tout un monde qu'ils ignorent.

— Commençons par la Bible... ordonne l'aîné en ouvrant le volume à la Genèse. C'est écrit en vieux français, ce sera plus difficile à lire... Tiens, essaie de déchiffrer cela :

Pierrot se penche sur la première page, hésitant. Il lit:

— « Dieu créa au commencement les cieux et la terre... »¹

— Epatant ! interrompt Ralph. C'est la création... je vois, on l'a appris aux leçons de religion. Nous y reviendrons. Fouillons plus loin...

Et il feuillette le livre:

— L'exode, Josué, Job ! Pauvre Job ! Tu sais son histoire ?

— Non, répond le cadet.

— Alors, tu auras de quoi lire ! Regardons ce qui suit : Les proverbes de Salomon ! Oh ! Salomon, le grand roi qui bâtit le temple de Jérusalem ; sa sagesse est renommée ! Voyons ce qu'il nous dit: Chapitre III: « Mon fils, ne mets point en oubli mon enseignement et que ton cœur garde mes commandements : car ils t'apporteront de longs jours et des années de vie et la prospérité. »²

— De longs jours, des années de vie, la prospérité ! Voilà des promesses alléchantes ! Continue, cela m'intéresse, observe Pierre.

Ralph poursuit:

— « Que la miséricorde et la vérité ne t'abandonnent point; lie-les à ton cou et les écris sur la table de ton cœur. »³

L'aîné redresse la tête; il regarde son frère, pensif:

— Tu entends ? Et c'est Salomon le Sage qui le dit !

¹ Genèse 1 : 1.

² Proverbes 3 : 1-2.

³ Proverbes 3 : 3.

— Alors, fait le cadet, d'après toi... il n'est pas « à la page », celui-là ! Il contredit oncle Paul qui estime que l'on peut bien dire une « blague » et il n'est pas d'accord avec nos mensonges !

— Oh ! il y a longtemps qu'il a vécu, répond Ralph, l'air troublé. En ce temps-là...

La porte s'ouvre, interrompant leur conversation. Tante Claire, un journal à la main, entre dans la chambre :

— Savez-vous ce que j'ai lu dans la Feuille ?

Les deux garçons la regardent, interrogateurs. Madame Revilliers continue :

— Tenez, lisez cette annonce !

Elle montre du doigt la rubrique des objets perdus. Ralph s'empare du quotidien et lit :

PERDU

sur le chemin de la Plaine, entre
« La Roseraie » et « Les Grandes-
Croix », un coffre noir en métal,
contenant livres et papiers de
valeur. — Téléphoner à Claude
Gourmont, « La Roseraie ». —
Récompense.

Un silence pénible succède à cette lecture. Pierre regarde son aîné avec des yeux tout ronds, bouche close.

— As-tu entendu ? s'écrie Ralph nerveux, en secouant l'épaule de son frère.

Pierrot tressaille :



— Oui ! Quels idiots ! Après tout... rien ne nous oblige à téléphoner !

— Comment ! s'exaspère Mme Revilliers. Voyons Pierrot ! Tu n'as sûrement pas pensé ce que tu viens de dire. Ce coffre ne nous appartient pas et si j'avais lu cet article plus tôt, je vous aurais interdit d'y toucher et de l'ouvrir.

— Mais... ce n'est pas celui-là. Il s'agit d'un autre... puisque le mien, je l'ai trouvé au fond de l'eau, réplique le petit garçon, les yeux déjà bouffis par les larmes prêtes à jaillir. On ne va pas jeter un coffre dans la rivière pour ensuite alléguer qu'on l'a perdu.

— Ils sont allés le rechercher dans l'eau et il n'y était plus, suggère Ralph.

— Je n'en sais rien ; c'est bizarre, en effet, conclut Mme Revilliers. Toutefois, une chose est sûre : nous devons téléphoner à « La Roseraie » et peut-être que nous aurons des explications sur ce mystère.

— Oh ! Tante Claire, gémit Pierrot, nous avons trouvé une Bible, une toute vieille Bible... si intéressante à lire. Elle est écrite en vieux français... et il faudra la donner... ! Regarde, la voilà !

Tante Claire se penche sur le livre :

— Vieille et splendide, en effet ; c'est précieux, un volume semblable.

— Et ce qui est écrit dedans paraît tellement passionnant ; nous voulions tout lire !

— Console-toi, Pierrot ; je t'en prêterai une, notre Bible de mariage. Elle est imprimée en français moderne, celle-là et pour toi, ce sera plus facile à comprendre.

Le petit garçon tressaille de joie :

— Et tu nous la prêtes ? Oncle Paul ne va pas gronder ?

— Il n'aime pas ces choses-là, renchérit Ralph.

— Il est indifférent... mais il ne grondera pas, répond Mme Revilliers. Je vous l'apporterai après avoir téléphoné à « La Roseraie », dit-elle en s'apprêtant à sortir de la pièce.

Pierrot l'arrête :

— Tante Claire !

— Qui a-t-il mon enfant ?

— Ce qui est dans la Bible... c'est vrai ? tout à fait vrai ?

— Bien sûr, puisque ce livre s'appelle la Parole de Dieu. Voyons ! Dieu n'est pas menteur.

Elle ajoute :

— Je vais téléphoner sans retard ; l'annonce était dans la Feuille d'hier et je ne l'ai vue qu'aujourd'hui ! Pendant ce temps, allez tout remettre dans le coffre. Et attention ! Faites-le soigneusement.

A contre-cœur, les deux garçons se lèvent et obéissent aux ordres de leur tante.

Faudra-t-il vraiment se séparer de ce trésor qu'ils considéraient déjà comme leur appartenant ?

Ils ont eu tant de mal à l'amener jusque-là !

Sans entrain, ils se dirigent vers la cabane, avec les paperasses, les vieux journaux et la précieuse Bible.

CHAPITRE VIII

LE TRÉSOR DU VIEUX COFFRE



— Alors, s'écrie Ralph en entrant dans la cabane, il finit comme cela ton conte de fée !

— Attends que tante Claire ait téléphoné ; nous n'avons pas encore dit le mot de la fin ! Le coffre de l'annonce et celui-ci ne sont peut-être pas du tout parents !

— J'en doute, conclut l'aîné laconiquement.

Puis, il ajoute :

— A l'ouvrage ! Remettons tout cela en place et, pour nous consoler de nos peines, nous recevrons une récompense !

Ils rangent soigneusement les livres et les journaux. Leur travail achevé, Pierrot soupire profondément, les yeux tristes.

A ce moment, on entend la grille s'ouvrir ; deux gendarmes entrent dans le jardin et tirent sur la sonnette de la porte d'entrée.

— Ralph ! s'écrie Pierrot troublé ; la police !... la police ! Cachons-nous... Ils viennent à cause des histoires du vieux peintre !

Instinctivement, l'aîné suit son cadet dans le fond de la cabane pour échapper à la vue des nouveaux venus.

Tante Claire a répondu. On entend parler ; impossible de comprendre un mot. Après un moment de discussion, les agents repartent et Mme Revilliers referme sa porte.

Les enfants entendent marcher sur le gravier, la grille grince, les pas s'éloignent... Les deux garçons respirent plus profondément, quelque peu soulagés.

Ils se dépêchent de terminer leur besogne, et moitié curieux, moitié anxieux, ils se hâtent vers la maison.

Arrivés au vestibule, ils questionnent Mme Revilliers qui leur fait part de sa communication téléphonique :

— M. Gourmont, de « La Roseraie », enverra sa fille Françoise avec un domestique pour chercher le coffre, explique-t-elle. Lorsque je lui ai dit que vous l'aviez trouvé dans l'eau près de la passerelle de « La Rubiette », il n'a pas paru étonné.

— C'est pourtant bien drôle, objecte Ralph ; ce monsieur t'a expliqué le mystère ?

— Oui ; voici comment les événements se sont passés : avant-hier, ils ont déménagé tout un char de meubles, malles, caisses. Ils ont hérité de la grand-mère qui vient de mourir aux « Grandes-Croix ». Le chargement était fort branlant et le coffre se trouvait dessus. On ne s'est aperçu de sa disparition que lorsqu'ils ont voulu décharger. Quelle surprise ! il était tombé en cours de route...

— Et il aurait glissé jusque dans la rivière sans qu'ils l'entendent ni ne le voient ?

— Oui, il faut le croire, certifie Mme Revilliers. A un moment donné, le cheval s'est mis à trotter, la route est cahoteuse et mauvaise à cet endroit ; le char faisait du bruit... le coffre aura rebondi et roulé jusque dans le ruisseau. Le bruit de sa chute a été étouffé par celui du véhicule. Voilà toute l'explication et l'on comprend pourquoi oncle Paul s'étonnait que la serrure ne fût pas rouillée. Il n'a pas séjourné longtemps dans l'eau. Alors, avez-vous tout rangé dedans ?

— Oui, affirme Ralph, mais, tante... ces gendarmes... que venaient-ils faire ici ?

— Oh ! quel ennui ! soupire Mme Revilliers ; voilà qui va contrarier oncle Paul. Ils désiraient faire une enquête au sujet des objets disparus chez M. Deffand. Ils ont demandé à vous voir tous les deux... J'ai réussi à les persuader de remettre leur visite à ce soir, lorsque oncle Paul sera de retour.

Les garçons se regardent, pleins d'effroi.

— J'espère que nous serons au lit quand ils reviendront, articule Pierrot qui n'a aucune envie de se trouver en face des policiers.

— Oh ! non, répond Mme Revilliers ; il faudra attendre et ne pas aller vous coucher. Ils veulent vous questionner et je crains qu'ils ne vous soupçonnent. Quelle stupide affaire ! Ce vieil artiste est agaçant ! Il n'avait qu'à ne pas mentionner votre passage dans son atelier et on ne serait pas venu vous molester.

Une grande détresse se lit dans les yeux de Pierre. Comment faire pour échapper aux gendarmes ? Il serait prêt à fuir, n'importe où !

Voyant son désarroi, tante Claire lui dit :

— Ne te fais pas trop de souci, Pierrot ; je serai là et ils ne te mangeront pas ! Tiens, voilà ma Bible de mariage. Tu peux la regarder ; cela te changera un peu les idées.

Le petit garçon monte dans sa chambre, le cœur gros, la Bible sous le bras ; Ralph le suit et annonce :

— Je veux finir le bouquin que j'ai commencé lundi ; si tu trouves quelque chose d'intéressant dans la Bible, ne manque pas de me le dire.

— Oui, répond le cadet.

Il s'installe sur son divan-lit en soupirant et l'aîné s'assied à la table.

Tous deux se plongent dans la lecture ; une bonne demi-heure se passe dans le silence.

Tout à coup, Pierre relève la tête, triomphant :

— Je comprends !

— Qu'est-ce que tu comprends ? demande Ralph, intrigué.

— Pourquoi oncle Paul l'appelle l'Illuminé !

— Qui ? John Longpain ?

— Oui.

— Alors... pourquoi ?

— Ecoute ceci : « Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée ; et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »¹

— Tu lis cela dans la Bible ? s'étonne Ralph.

— Bien sûr ! Regarde.

— Oui ; alors, je comprends aussi... C'est un homme lumineux, tout simplement... parce qu'il vit comme la Bible l'enseigne. C'est drôle qu'oncle Paul ne l'aime pas ! Tu sais, j'ai une folle envie de le voir... Il m'intrigue, ce honhomme !

— Je le trouve « formid » ajoute Pierre avec conviction.

— Mais... pourquoi oncle Paul ne l'aime-t-il pas ? répète à nouveau Ralph. C'est curieux... quelqu'un qui est lumineux... ça éclaire... et la clarté... c'est agréable, ajoute-t-il songeur.

— Oui... Quand il fait clair... on voit tout ! poursuit Pierrot.

— On voit tout... reedit l'aîné comme un écho ; on voit tout, Pierrot ! Impossible de rien cacher... cela fait réfléchir !

— Tu veux parler de nos mensonges ! suggère le cadet, hésitant.

¹ Matthieu 5 : 14-16.

Ralph ne répond pas ; il secoue la tête, l'air sérieux en signe d'approbation.

Tous deux se regardent en silence, plus émus, plus contrits qu'ils ne veulent le laisser paraître. Doucement, la lumière se fait dans leur cœur, cette lumière qui jaillit partout où la Parole de Dieu pénètre.

Ils sont arrachés à leurs réflexions par le bruit du dehors. Regardant à la fenêtre, ils voient une jeune fille descendre d'un char arrêté sur la route. Elle ouvre la grille et sonne à la porte d'entrée.

— C'est sûrement Françoise Gourmont qui vient chercher son héritage, remarque avec amertume Pierrot.

La porte s'ouvre et les deux garçons tendent l'oreille pour écouter la conversation qui s'engage entre Mme Revilliers et la nouvelle venue :

— Bonjour Madame.

— Comment ! C'est toi ! Bonjour Françoise ; eh bien ! tu as grandi... j'ai peine à te reconnaître ! Bientôt tu seras une demoiselle !...

— A mon âge... l'on « pousse ». J'aurai quinze ans !

— Quinze ans ! répète Mme Revilliers, pleine d'admiration. Déjà ? Et pourtant ! Il n'y a pas longtemps que ta grand-mère te promenait en poussette, me semble-t-il. Quel beau bébé ! Elle était si fière de toi !

Françoise rit, toute rougissante de ces compliments et un peu émue au souvenir de son aïeule.

Mme Revilliers poursuit :

— Tu viens chercher le coffre ? Si nous avions eu un véhicule pour le mener à « La Roseraie », nous l'aurions fait volontiers...

— Oh ! je devais quand même venir au village,

explique la jeune fille. Dans tout le « fourbi » que nous avons déménagé des « Grandes-Croix », il y avait de vieilles peintures, très jolies mais dont les cadres étaient vraiment trop laids pour les suspendre dans notre salon. Je suis allée les porter chez Nicosia, l'encadreur, pour qu'il les rafraîchisse et leur mette des baguettes neuves. Entre autres, nous avons bien ri dans sa boutique...

— C'est un gai compagnon, observe Mme Revilliers, il ne manque pas de boutades pour divertir ses clients.

— Aujourd'hui, ce n'est pas lui qui nous a amusés, mais un étranger qui entrait dans le magasin derrière moi. Un vieil Anglais avec un accent, oh ! un accent... à mettre le sourire aux lèvres des plus neurasthéniques ! Il ne savait comment s'exprimer et mélangeait le français, l'allemand et l'anglais. M. Nicosia faisait tous ses efforts pour ne pas lui rire au nez pendant qu'il cherchait à lui expliquer ce qu'il voulait : il apportait une peinture dont le cadre était décollé... une peinture de M. Deffand ; je l'ai regardée après son départ, elle était signée. Le pauvre homme ! Il n'arrivait pas à se faire comprendre !

— Et tu le connais, cet Anglais ? questionne Mme Revilliers, soudain très intéressée par ce que la jeune fille lui raconte.

— Non, pas du tout et M. Nicosia non plus. Il est sûrement en séjour à l'hôtel. Il paraissait pressé... il part dans quelques jours, je crois... si j'ai bien compris !

Les deux garçons, toujours à leur fenêtre, ne perdent pas un mot de la conversation. Leurs yeux expriment

l'intérêt grandissant qu'ils ont à écouter la narration de Françoise; ils en retiennent presque leur souffle.

Cependant, Ralph, tout interdit, ne peut s'empêcher d'exprimer sa pensée. Il se tourne vers son frère et murmure à son oreille :

— Quel chemin il a fait, le tableau d'Armand !

— Pour sûr, répond Pierre.

— Voilà qui ne va pas faciliter l'enquête, ajoute l'aîné.

Entendant parler, la jeune fille lève la tête, voit les deux garçons et s'écrie :

— Bonjour ! Alors, c'est vous qui avez pêché notre coffre ? Merci bien, c'est gentil de votre part. Mais... quelle fatigue de l'apporter jusqu'ici. Vous auriez dû le laisser à « La Rubiette », c'était tout près... paraît-il. La veille j'avais justement averti Armand, au cas où il le trouverait en chemin ! Il vient chaque jour chez nous porter le pain... Si vous l'aviez dit à sa mère, elle vous aurait renseignés, elle le savait. Mais... voilà... on ne peut pas tout deviner... et vous avez pensé bien faire...

Mme Revilliers, levant les yeux du côté de Pierrot, s'exclame en riant :

— Mes neveux ont cru qu'ils se trouvaient en présence d'un coffre ayant séjourné longtemps dans l'eau et contenant, comme dans les contes, un précieux trésor, de l'or, des diamants, que sais-je !...

Soudain sérieuse, Françoise répond :

— C'est vrai qu'il renferme un trésor de valeur, c'est pourquoi nous l'avons indiqué sur l'annonce et mon père vous récompensera de l'avoir trouvé.

— Un trésor ! s'écrie Pierre, excité et surpris. J'ai

pourtant bien cherché et ne l'ai pas trouvé... Il n'y a pas de double fond et le couvercle est mince !

Cette fois, Françoise rit de bon cœur :

— Il n'est caché ni dans le fond ni dans le couvercle !

— Alors où ? s'étonne Pierrot.

— Dans un livre... répond la jeune fille, une toute vieille Bible qui appartenait à l'arrière-arrière-grand-mère de ma grand-mère ! Elle nous l'a léguée et mon père y tient beaucoup.

— Je le comprends, dit Mme Revilliers d'un air convaincu.

— Oh ! nous l'avons vue et même ouverte, ajoute Pierre sur un ton de regret. Elle est imprimée en vieux français.

— Oui, approuve Françoise.

Puis elle ajoute, d'un air simple et enjoué :

— C'est cela le trésor du vieux coffre ! Il est encore plus précieux que l'or et les diamants que vous cherchiez, ne croyez-vous pas ? Grand-maman me l'a répété souvent : La Bible, c'est une richesse éternelle, me disait-elle.

Sur la route, le cheval piaffe et s'impatiente ; le domestique descend du char et s'approche.

Françoise s'exclame :

— Le temps passe... Il faut que je me sauve !

— Allons à la cabane, dit Mme Revilliers ; c'est là que mes neveux ont déposé leur trouvaille.

Quelques instants plus tard, les deux garçons, avec un serrement de cœur, voient le coffre s'en aller, emporté à « La Roseraie ». En partant, la jeune fille s'écrie, en les regardant :

— Mon père vous enverra une récompense. Encore merci et au revoir !

Lentement et sans entrain, Ralph et Pierre retournent à leur lecture.

— Une récompense ! Qu'est-ce qu'on va nous donner ! soupire l'aîné.

— Mystère ! réplique le cadet. Attendons pour voir...

Puis, après une pause :

— Alors... je m'aperçois que nos mensonges, au lieu de nous faciliter la tâche, l'ont tout à fait embrouillée...

— Oui, tu as raison, répond Ralph. A « La Rubiette », j'ai dit que nous pêchions des poissons lorsque tu es tombé dans l'eau...

— En réalité... je sortais le coffre du ruisseau ! Si nous avions dit la vérité... la femme du garde-chasse nous aurait renseignés puisqu'elle était avertie.

— Et cela nous aurait épargné la peine de « trim-baler » cette ferraille jusqu'ici ! continue l'aîné.

Pierrot est songeur :

— C'est pourquoi... dit-il d'une voix hésitante, nous ferions mieux de tout avouer : les gambades du chien dans l'atelier de l'artiste, la corbeille à papier par terre... etc. Ne crois-tu pas ?

— Oncle Paul ne rentre que ce soir, répond Ralph. Je me gêne de faire voir à tante Claire que nous sommes si mauvais...

— Oui ; elle n'aura plus confiance en nous.

— Ecoute, j'ai une idée !

— J'écoute ; dis vite !

— J'aimerais tellement voir ce John Longpain !

— Et puis alors... ; où veux-tu en venir ? On ne sait pas où il habite. En plus de cela, il pleut !

— Le temps s'éclaircit... La pluie cessera sûrement cet après-midi. Quant à son adresse, nous la trouverons bien. Avec une langue... tu sais le dicton...

— Et que veux-tu lui dire ? Il ne nous connaît pas !

— Mais bien sûr qu'il nous connaît puisqu'il t'a vu hier et t'a dit bonjour ! J'ai besoin des conseils de quelqu'un... j'y ai réfléchi... Il nous faut sortir de cette histoire.

Pierrot regarde son frère d'un air étonné :

— Des conseils de quelqu'un ?... répète le cadet.

— Naturellement ! Tu ne te rends pas du tout compte des choses. Ces policiers qui viennent ce soir... cette enquête... c'est sérieux !

— Je le sais bien ! gémit le petit garçon pris de panique.

— Ne t'effraie pas et écoute-moi, dit Ralph d'un air d'autorité.

Et il ajoute :

— Une chose certaine... c'est qu'ils arriveront, en nous interrogeant, à nous faire raconter toute la vérité... et nous avons promis à Armand de ne rien dire ! Si nous ne parlons pas, c'est nous qui serons considérés comme les voleurs du tableau puisqu'on nous suspecte déjà pour le stylo... Nous sommes « coincés », tout simplement.

— Tu dis juste ; je n'y avais pas pensé. Alors, que faire ?

— Aller chercher conseil auprès de quelqu'un en qui nous puissions avoir confiance. D'ailleurs... j'en

ai assez de nos mensonges depuis que j'ai lu ces versets dans la Bible ; c'est un poids trop lourd... Descendons cet après-midi à la Plaine, chez John Longpain et nous lui raconterons tout. Voilà exactement l'individu qu'il nous faut pour sortir de cette situation embrouillée. Puisqu'il connaît la Bible, qu'il est un homme lumineux, il saura bien nous éclairer et nous montrer le chemin que nous devons prendre dans ce labyrinthe. Je ne vois pas d'autre solution...

— Tu as raison, conclut Pierrot, et nous lui dirons tout...

— Entendu ! Maintenant, laisse-moi lire, sans cela, je n'arriverai jamais à finir mon livre.

Les deux garçons se remettent à leur lecture. Alors, dans la chambre soudain silencieuse, on n'entend plus que le bruit des feuillets qui se tournent et le vrombissement d'une mouche qui se promène entre la vitre et le rideau de la fenêtre.

CHAPITRE IX

UNE VISITE A LA FERME DE « PONT-MARTIN »

C'est le début de l'après-midi. Ralph et Pierre regardent par la fenêtre de la salle à manger, observant le temps qui s'éclaircit.

Les nuages s'enfuient ; un grand coin de ciel bleu apparaît. Le soleil, glissant entre deux nuages, vient soudain jusqu'à eux et les remplit d'espoir.

Ils sont seuls dans la pièce ; tante Claire travaille à la cuisine.

— Le vrai nom de John Longpain, le sait-on ? dit Ralph.

— Tante Claire le connaît sûrement, affirme Pierre. Allons le lui demander.

— Non, objecte l'aîné, non.. il ne faut pas éveiller des soupçons. Personne ici ne doit savoir que nous allons le voir. Tante Claire le dirait à oncle Paul et oncle Paul ne l'aime pas...

— Pourtant... nous ne voulons pas inventer de nouveau des mensonges !

— Non ; mais annonçons simplement que nous irons nous promener dans la Plaine, rien de plus et c'est la vérité. Viens, ne tardons pas ; la pluie a cessé.

Ils passent à la cuisine pour dire au revoir à Mme

Revilliers. Elle leur souhaite une bonne après-midi, et glisse dans la main de Ralph une pièce de monnaie afin qu'ils achètent quelque friandise pour leur goûter.

— Voilà la bonne occasion d'aller dans un magasin et de demander où habite John l'Illuminé, dit Ralph en montrant l'argent que tante Claire lui a donné.

Ils s'arrêtent devant la boulangerie, entrent et font leurs achats. L'aîné demande :

— Pourriez-vous m'indiquer où habite John Longpain, s'il vous plaît ?

— Volontiers, répond la vendeuse ; vous prenez la grand-route jusqu'à la rivière, vous suivez le chemin de la Plaine à votre droite jusqu'au premier pont que vous rencontrez. Vous le traversez, vous passez devant la villa du peintre Deffand, vous continuez le même chemin environ 300 mètres et vous voyez une belle grande ferme avec toute une rangée de grands tilleuls devant : c'est là.

— Merci, répond Ralph ; je comprends de quel côté il faut se diriger. Est-ce qu'il y a un nom à cette propriété ?

— Oui ; c'est le domaine de « Pont-Martin ». Un peu plus loin, vous verrez le château qui tombe en ruines. Il est abandonné ; tout le monde habite à la ferme, le père et les fils.

— Ah ! Longpain, n'est-ce pas un sobriquet ? continue Ralph qui trouve prudent de prendre des informations aussi précises que possible.

— Oui, oui, répond la jeune fille en riant. Au village, on ne connaît plus que ce nom, ce qui agace un

peu ses fils, mais le laisse indifférent. En réalité, il s'appelle John Faucigny.

Ralph est satisfait ; il ne désire plus rien savoir. En remerciant, les deux garçons quittent la boutique.

D'un bon pas, ils s'engagent sur la grand-route. Pierrot s'écrie :

— Je me réjouis de le revoir, ce John Faucigny dit Longpain l'Illuminé ! Il doit sûrement connaître Armand Touchet, le garde-chasse et sa femme, puisqu'il habite dans le voisinage.

— Nous n'étions pas loin de là, hier. Si nous l'avions su... nous aurions été rôder autour du domaine de « Pont-Martin » et peut-être l'aurions-nous aperçu.

Légers comme des pinsons qui sortent de leur nid après la pluie, ils avancent sur la route, heureux de leurs projets.

Ils arrivent à la rivière ; voici le chemin cahoteux longeant la berge et puis le pont.

Hélas ! il faudra passer devant la demeure du peintre !

Pierrot tressaille :

— Viens, dépêchons-nous ; heureusement que l'artiste ne nous connaît pas. Et la domestique ! Pourvu qu'elle ne soit pas au jardin... elle nous reconnaîtrait...

— Espérons que Boula n'aboyera pas, renchérit Ralph. Puisque nous sommes suspectés... on croirait sûrement que nous revenons cambrioler ! Aussi, taisons-nous ! Plus un mot !

Les deux frères s'approchent de la villa « Raphaël » en marchant doucement, l'air inquiet... Ils lancent de rapides coups d'œil du côté de la demeure de M. Def-

fand. Ils avancent sur la route avec hâte, la crainte au cœur.

Heureusement, tout est silencieux ; on ne voit personne et le chien dort dans sa niche.

La maison du peintre passée, Pierrot se retourne, soulagé. Il regarde en arrière sur le chemin.

— Ralph ! s'écrie-t-il, épouvanté, et crispant la main sur le bras de son frère.

L'ainé se retourne aussi : un agent de police, planté au milieu de la route, les regarde et les observe...

— Ça, alors ! suffoque Ralph ; l'artiste a fait garder sa propriété ! Cette fois... ils n'auront plus de doutes... Avec ton air peureux, tu as tout à fait l'allure d'un voleur traqué... ajoute-t-il d'une voix irritée.

— Allons vite nous réfugier à la ferme de « Pont-Martin » articule le petit garçon en claquant des dents.

— Ne cours pas ainsi... on dirait un malfaiteur poursuivi ! Ne comprends-tu pas que c'est stupide de prendre une attitude pareille quand on nous observe.

Suivant le conseil de son frère, le cadet ralentit le pas ; anxieux, il cherche des yeux les tilleuls de « Pont-Martin ». Il aimerait bien jeter un regard en arrière pour s'assurer que le policier n'est pas à leurs trousses mais il juge plus prudent d'aller droit son chemin. D'ailleurs, on aperçoit des taches claires à travers le feuillage : ce sont sûrement les murs de la maison de John Longpain.

Ils approchent. Quel bonheur !

Voici les grands tilleuls qui se balancent au vent, apportant leur ombre à une vaste cour. Derrière cette verdure se cache une belle grande ferme de construction

ancienne, massive et bien entretenue : c'est le domaine de « Pont-Martin ».

Les enfants s'arrêtent, hésitants...

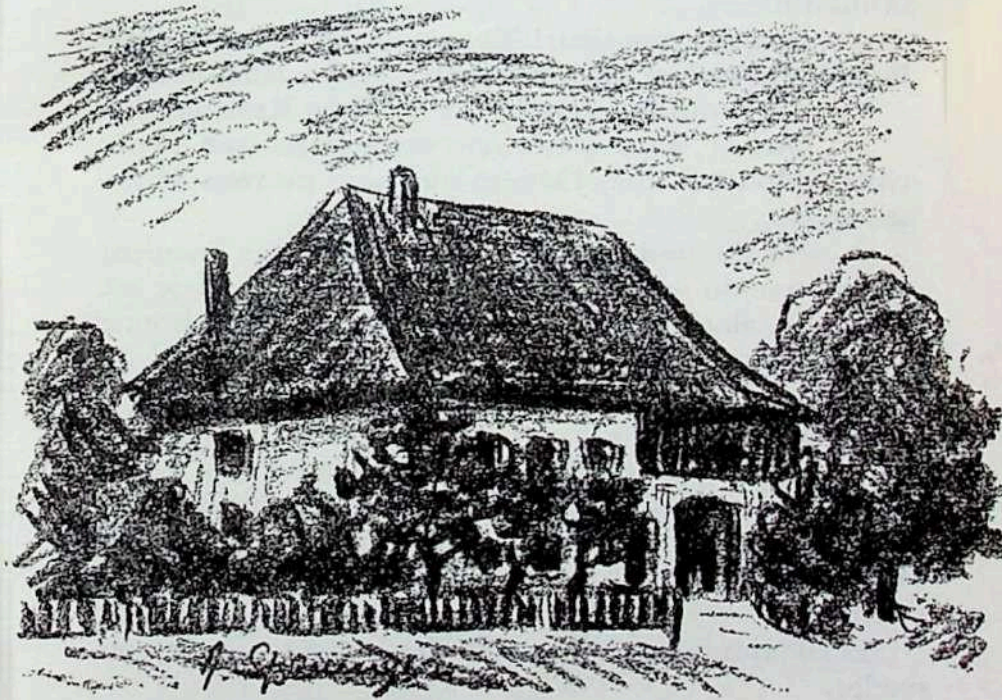
Où faut-il aller ?

N'y aura-t-il personne en vue ?

Le silence plane, comme si la maison dormait, bercée par les chants d'allégresse d'une nature pleine de vie et d'abondance.

Les deux garçons se regardent :

— Viens, entrons, souffle Ralph.



Ils traversent la cour et se dirigent vers la partie du bâtiment qui paraît être la maison d'habitation.

La porte d'entrée est ouverte... On entend un bruit de sabots dans le vestibule, une silhouette se profile dans la tache noire de l'encadrement de la porte.

Les enfants examinent le nouveau venu ; Pierrot reconnaît John Longpain avec sa grande barbe et ses yeux lumineux.

— Il me semblait bien que j'avais entendu venir quelqu'un... Bonjour les enfants !

Cette voix cordiale met les garçons à l'aise. Pierrot s'enhardit :

— Bonjour monsieur ! Nous nous connaissons déjà ! Je vous ai vu hier chez ma tante, à « La Chaumine ».

— Ah ! vous êtes les neveux de Mme Revilliers ?

— Oui et nous aimerions vous faire une petite visite... ajoute Ralph. J'espère que nous ne vous dérangeons pas...

— Pas du tout ! Allons nous installer un moment sur le banc du jardin. Mes fils sont aux champs ; je me fais vieux, alors c'est moi qui garde la maison et donne à manger aux poules.

— Et vous apportez les œufs à ma tante, ajoute le cadet.

— Bien sûr ! Venez-vous en chercher ?

— Non, pas aujourd'hui, répond l'aîné tandis qu'ils s'asseyent tous trois sur un banc rustique. Nous sommes venus vers vous parce que nous avons besoin d'un conseil.

Et il ajoute, se souvenant des remarques de son oncle :

— Nous savons que vous êtes comme les patriarches, un homme de la Bible, et nous avons confiance en vous.

John Longpain regarde les enfants, l'air amusé et bienveillant :

— Très gentil ce que vous me dites là ! Des conseils... Je veux bien vous en donner, si je le puis. De quoi s'agit-il ? Avez-vous des ennuis ? Je vous aiderai de mon mieux.

— Pour commencer... il faudrait nous promettre de garder le secret... dit avec importance Pierrot ; nos raisons sont sérieuses et graves.

— Naturellement, je garde le secret, dans la mesure, toutefois, qu'il est utile et bien de le faire.

— Mais... nous avons promis... murmure Ralph, hésitant.

— Faites-moi confiance, voulez-vous ?

La voix est si pleine de chaleur.

— Oui, répondent sans hésiter les deux enfants.

— Alors, c'est toi qui racontes, fait Pierre en se tournant vers son aîné.

— Bien sûr.

Et Ralph commence le récit des aventures de la veille, sans rien diminuer de leur culpabilité, de leurs mensonges. Il parle d'Armand, de sa culbute, des pains et du tableau roulant dans l'herbe, de leur trouvaille dans la rivière. Il n'oublie pas de mentionner l'attitude de l'apprenti-boulangier, ses menaces contrastant avec l'accueil aimable de sa mère. Puis, il avoue leur imprudente gambade dans le bureau du peintre avec Moustique, la corbeille à papier renversée, le désordre...

Ralph est fatigué, tant il a causé !

Il se sent contrit, humilié, et n'ose lever la tête vers les yeux limpides qui le regardent.

Une main ridée se pose sur ses genoux; une voix encourageante le redresse et d'un seul coup le décharge de son fardeau:

— Quelle bonne idée d'être venu jusqu'ici. Croyez-le, tout va s'arranger... tout va s'éclaircir... Le mal est moins grand que je ne le pensais.

— Vous saviez quelque chose ? s'écrie Pierrot, étonné.

— Mais... bien sûr ; dans notre contrée, il ne se passe pas d'histoire sans que chacun en soit informé. Hier, un quart d'heure après la disparition du stylo, la domestique m'avait déjà raconté tout ce qu'elle savait et, malheureusement, elle faisait peser sur vous un lourd soupçon. En songeant à votre tante, j'ai tout fait pour éviter une enquête, mais le peintre s'est entêté ! Il n'a rien voulu entendre... surtout à cause de son tableau.

Il ajoute:

— J'espère que cette leçon vous servira pour toute votre vie: ne mentez jamais ! Soyez avant tout véridiques et ne vous occupez pas des conséquences; Dieu s'en chargera...

— Mais... je croyais que « pour être à la page », pour être « moderne », il fallait savoir dire des « blagues » ? s'écrie Ralph désireux de se justifier et aussi de connaître la pensée du vieillard.

— Ce langage n'est pas chrétien, répond John Longpain; la Bible ne parle pas ainsi.

— Ça c'est juste, ajoute Pierrot avec conviction et

force ; nous l'avons lu ce matin dans la vieille Bible que nous avons trouvée dans le coffre. Ça c'est vrai !

— Voilà pourquoi je vous conseille de lire la Bible, mes enfants. Elle vous apprendra à connaître Celui qui a dit : « Je suis le chemin, la Vérité et la Vie. » Ce chemin, c'est Jésus-Christ ; c'est Lui qui vous conduira dans la vérité et cette vérité vous donnera la vie, une vie heureuse ici-bas et une vie éternelle dans le ciel.

Pierre regarde John Longpain avec admiration ; qu'il parle bien, quel air convaincu ! Il fait bon en sa présence... et, intérieurement, le petit garçon fait cette réflexion :

— Quand on vit avec un homme semblable, rien d'étonnant à ce que l'on ne dise pas de mensonges... Son regard plein d'amour vous pardonne... Inutile de cacher ses fautes...

Le vieillard poursuit :

— Maintenant que je sais tout, je m'en vais immédiatement m'occuper de réparer les dégâts.

— Les gendarmes viennent ce soir à la maison, articule péniblement le cadet.

— Rassurez-vous ; je crois qu'il sera possible d'éviter cette désagréable visite.

— Oh ! s'exclame Ralph, que ferez-vous ?

— J'irai premièrement à « La Rubiette » ; je verrai la mère d'Armand. Je doute qu'elle soit au courant des méfaits de son fils. Elle pourra sûrement le faire avouer et restituer son vol sans que la police s'en mêle. Evitons de faire du bruit...

— Mais, interrompt Ralph vivement, il ne possède

plus le tableau ! Il l'a remis à un Anglais qui est en séjour à l'hôtel et va bientôt partir.

— Comment le savez-vous ? questionne John Longpain, étonné.

— Françoise Gourmont nous l'a appris en venant chercher le coffre. Elle a vu la peinture chez l'encadreur Nicosia ; un monsieur l'apportait pour la faire recoller, mais elle ne savait pas qu'Armand l'avait volée. Et nous... nous n'avons rien dit, puisque nous avions promis de n'en parler à personne.

— Alors, c'est bien simple. Après ma visite à la mère d'Armand, j'irai chercher le tableau chez Nicosia ! Je l'apporterai tout bonnement et sans tarder à la villa « Raphaël » et ne le remettrai entre les mains du peintre qu'à la condition qu'il téléphone à la police pour retirer sa plainte. Ainsi, je le tiens, mon brave ami Deffand ! Il sera bien obligé de « marcher » ! Je lui raconterai votre histoire, nous chercherons ensemble dans l'atelier et j'ai tout lieu de croire que le stylo se retrouvera ; il aura roulé sous un meuble.

— C'est ce que je disais, approuve Pierrot.

— Les traces du désordre remarqué par l'artiste ? Rien d'autre que les gambades de Moustique, conclut le vieillard.

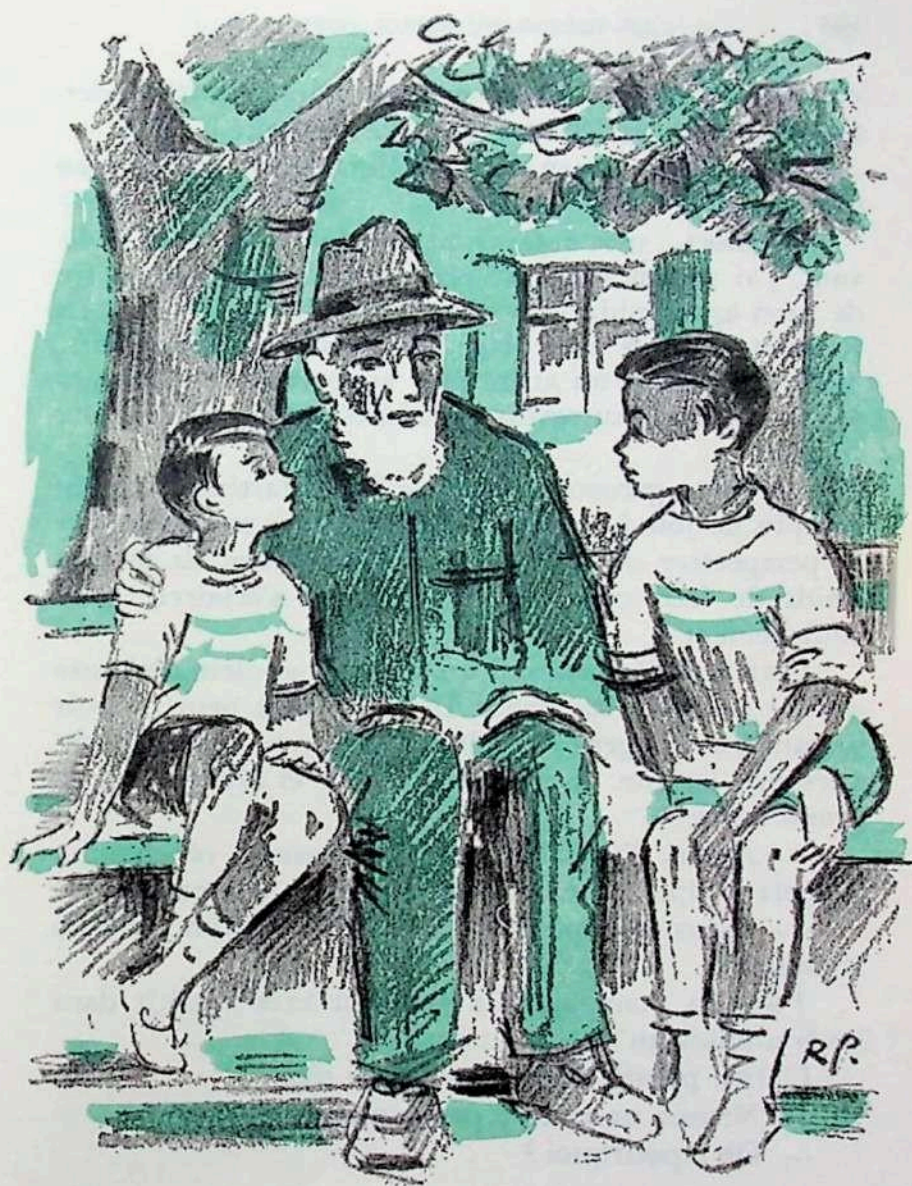
— Bravo ! s'écrie le cadet, tout s'arrange, quel bonheur !

— Le plus pénible reste à faire, soupire Ralph.

— Que veux-tu dire ? s'étonne M. Faucigny.

— Il faudra raconter tout cela à oncle Paul !

— Mais... riposte Pierre, c'est aussi sa faute ! Il



voulait absolument que nous soyons des enfants modernes, il ne sera pas étonné de notre conduite !

— Après tout... tu dis juste ! observe l'aîné, un peu soulagé.

— Alors... mes enfants, achève le vieillard en se levant, j'ai maintenant de l'occupation pour toute la fin de mon après-midi. Je vais me dépêcher d'aller à « La Rubiette », puis au village. Je dois vous congédier... Vous reviendrez un autre jour et je vous mènerai jusqu'au château. Au revoir... à bientôt, et que Dieu vous bénisse.

Les deux garçons quittent « Pont-Martin ». Ils sont remplis de joie à la pensée d'y retourner sous peu avec la perspective de visiter les vieilles ruines. Et le gros poids de leur cœur est tombé : tout s'éclaircit, quel soulagement !

Cette fois, ils passent d'un pas léger et plein d'aisance devant la villa « Raphaël ». Ils n'ont plus peur de voir apparaître un agent de police. D'ailleurs, pas un bruit, personne en vue. Ils gagnent le pont et arrivent sur la grand-route.

— Allons d'un autre côté et prenons ce chemin, suggère Ralph, nous ne le connaissons pas encore.

— D'accord, répond Pierre, mais j'ai faim... vidons la musette.

Tout en marchant, ils mordent avec appétit dans les friandises qu'ils ont emportées.

L'aîné, pensif, relève soudain la tête :

— Nicosia ne voudra pas donner le tableau !

— Oh ! pourquoi ?

— Il n'est pas à lui, il ne peut en disposer...

— Je ne me fais aucun souci, dit Pierrot avec conviction. John Longpain saura bien tout arranger. Si l'encadreur fait des objections, il ira trouver l'Anglais à son hôtel !

CHAPITRE X

TANTE CLAIRE SAIT TOUT !

L'après-midi s'achève et les deux frères, fatigués, traînant la jambe, rentrent à « La Chaumine ».

Ils ont fait une grande promenade dans la Plaine ; ils se sont égarés dans des marécages, ont dû rebrousser chemin et le temps a passé à chercher un raccourci les menant à la grand-route.

C'est avec un soupir de soulagement que tante Claire les voit rentrer :

— Alors, avez-vous encore trouvé un trésor, aujourd'hui ? dit-elle en examinant leur tenue négligée. Vous êtes de nouveau en retard...

— Nous nous sommes perdus dans les marécages, dit Ralph en regardant ses souliers sales.

— Et moi, j'ai eu une visite ! annonce Mme Revilliers en clignant de l'œil d'un air entendu.

— Une visite ? répète Pierrot, interrogateur.

— Oui ! John Longpain !

Les deux enfants tressaillent, interdits...

— John Longpain est venu ? s'écrie Pierrot troublé.

— Et il t'a raconté ? ajoute vivement Ralph, la voix inquiète et pleine d'effroi.

— Naturellement... Il le fallait ! J'aurais préféré

entendre ce récit de vos lèvres, dit Mme Revilliers avec une pointe de reproche dans le ton. Il eût été plus simple de tout me dire...

Pierre et Ralph baissent la tête, honteux, rougis-sants.

Mme Revilliers poursuit:

— Cependant, je suis heureuse que vous soyez allés vous confier à M. Faucigny. Il n'a pas ménagé sa peine pour nous apporter du secours dans cette situation difficile.

— Est-ce que Nicosia a donné le tableau ? demande Ralph anxieux.

— Pas tout de suite ; il a fallu consulter le vieil Anglais et, pour commencer, ce ne fut pas chose facile. Il l'avait payé un bon prix à Armand.

— Oh !... s'exclame Ralph.

— Oui, l'histoire est triste, dit Mme Revilliers, le visage sombre. Mais, venez mes enfants, le repas attend... Venez... et nous causerons. Je vous raconterai comment notre ami a employé son après-midi pour éviter que l'enquête poursuive son chemin et que nous soyons importunés par la désagréable visite des gendarmes, ce soir. Pourtant, une autre fois, je vous en prie, n'agissez pas de la sorte et ne me cachez plus vos torts, vos soucis, ni vos intentions.

Le regard de tante Claire est si affectueux... Aussi, Ralph sent quelque chose lui pincer douloureusement le cœur. Il dit d'un ton sincère:

— Pardon, tante Claire... Nous avons eu tort.

Et Pierrot ajoute, sortant du fond de lui-même:

— Nous ne voulons plus dire de mensonges... Main-

tenant que nous avons lu dans la Bible... nous savons que c'est mal.

Ils passent à la salle à manger et les enfants ne se font pas prier pour se mettre à table. Ils ont faim après tant d'émotions et une si grande promenade !

— Raconte-nous, tante Claire... supplie le cadet.

— Eh bien ! voilà ce que m'a appris John Longpain : le père d'Armand est très malade et, avec la maladie, la pauvreté est entrée au foyer. Ces derniers jours, Mme Touchet était au désespoir : impossible d'acheter des remèdes, plus d'argent ! Alors, son fils lui a certifié qu'il se débrouillerait, qu'il trouverait bien un moyen pour se les procurer. En effet, il est rentré hier en rapportant les médicaments, mais ne voulant pas dire d'où venait l'argent pour les payer. Sa mère a cru qu'il avait obtenu une avance de salaire de son patron.

— Puisqu'il ne voulait rien dire, elle aurait dû se méfier qu'il cachait une affaire louche, objecte Ralph.

— Les mères soupçonnent difficilement leurs enfants ; la femme du garde-chasse était consternée, acceptant avec peine que son fils ait pu agir de la sorte. Elle a tout de suite offert de vendre ses poules pour restituer la valeur de cette peinture mais, John Longpain s'est bien gardé d'acquiescer à cette proposition ! Il est allé chez Nicosia, puis à l'hôtel où il a découvert le vieil Anglais à qui il a tout raconté.

— Et ils ont réussi à se comprendre ? questionne Ralph qui se souvient de la description faite par Françoise sur l'étranger ayant tant de mal à s'exprimer.

— Oui ; heureusement, M. Faucigny ne sait pas mal

d'anglais. Quand le vieux monsieur apprit le fond de l'histoire, il fut immédiatement d'accord de rendre le tableau à la condition qu'on lui restituât la moitié du prix. L'autre moitié, il en fait cadeau au père d'Armand, pour aider à sa guérison !

— Alors ça ! C'est ce qui s'appelle un «chic type» ! s'exclame Ralph, plein d'admiration.

— Oh ! ces étrangers qui viennent en séjour chez nous, ce sont tous des riches à grosses bourses... remarque Pierre. Il a bien fait d'avoir pitié du garde-chasse. Moi... à sa place... j'aurais tout donné, le tableau et l'argent !

Mme Revilliers regarde son neveu en riant et repartit :

— Et même l'or et les diamants de ton coffre... s'il en avait été rempli !

Pierrot rougit ; son frère, plus réaliste, poursuit, curieux :

— Et l'autre moitié du prix, qui la paiera ?

— Armand doit être encore en possession d'une partie de l'argent ; les remèdes n'ont pas coûté si cher, il devra le rendre, répond Mme Revilliers.

— Et il sera en colère parce que nous n'avons pas gardé le secret ! Gare si nous le rencontrons ! s'effraye le cadet.

— Ne vous faites pas de souci, mes enfants. Armand pourra s'estimer heureux d'échapper à la police qui tôt ou tard l'aurait découvert puisque le tableau avait été remarqué chez Nicosia. Il évite ainsi un jugement qui ne l'aurait pas laissé impuni. De plus, John Longpain va s'occuper de cette famille, leur apporter quelques

secours dans leur épreuve et nous aussi, nous irons jusque-là, si vous êtes d'accord, un de ces prochains jours. Un peu d'aide les consolera de leurs difficultés.

— Oh ! volontiers, répond Ralph, enthousiasmé.

— Mme Touchet a été gentille pour nous, ajoute Pierrot; elle a fait sécher ma chemise, elle nous a offert du thé. Mais... Armand, j'en ai peur !

— Il s'adoucira ; l'amour fait des miracles. Au fond... il n'est pas mauvais garçon. Le désespoir et leurs circonstances pénibles ont endurci son cœur et l'ont conduit à cette action si dégradante. Nous devons lui tendre la main... c'est notre devoir de chrétiens.

— Et oncle Paul, que va-t-il dire de tout cela ? Ne grondera-t-il pas quand il saura que nous sommes allés à «Pont-Martin» ? demande l'aîné.

— J'ai tout lieu de croire qu'il préférera cette solution à la visite de la police ! affirme Mme Revilliers. Et maintenant, montez dans votre chambre; allez vous coucher tôt. Vous devez être fatigués, après une telle journée ! D'ailleurs, j'aime mieux être seule lorsque oncle Paul rentrera et qu'il faudra lui raconter les derniers événements. Vous le verrez demain matin, après que chacun aura dormi une bonne nuit sur ces circonstances agitées.

CHAPITRE XI

UNE SPLENDIDE RÉCOMPENSE



Il est huit heures et les oiseaux gazouillent depuis longtemps, saluant la gloire d'un beau jour de printemps.

Mais, dans la chambre des deux garçons, tout est silencieux: Ralph et Pierre dorment encore...

Seule réveillée, une mouche se promène sur le front, puis sur l'oreiller de Pierre. Elle revient sur le visage de l'enfant, semblant impatiente de le voir s'éveiller.

De son côté, un rayon de soleil se glisse jusque sur le lit de Ralph, désireux, lui aussi, que les yeux du dormeur s'ouvrent.

La poignée de la porte bouge sans bruit, la porte s'entrebâille prudemment et la tête de Mme Revilliers apparaît.

Etonnée, elle murmure :

— Ils dorment encore !

A ce moment, le téléphone sonne et le carillon de la grille retentit.

Les deux enfants se réveillent en sursaut... tante Claire se précipite dans l'escalier, Pierrot saute de son lit en s'écriant :

— Que se passe-t-il ?

Il court à la fenêtre.

— Le facteur ! Il apporte un paquet... c'est peut-être pour nous... de maman.

Rapide, il enfle son pantalon en s'exclamant :

— Tante Claire ne peut pas répondre à deux endroits à la fois !

Il est déjà au bas de l'escalier et Ralph n'ouvre encore les yeux qu'avec peine.

L'aîné n'a pas bougé et Pierrot revient triomphant :

— Voilà pour nous !

Il brandit un paquet.

— Pour nous ? s'étonne Ralph.

— Mais oui ! pour nous... tu vois l'adresse : « Aux deux neveux de M. Revilliers, « La Chaumine ».

— Il ne sait pas notre nom, celui qui nous l'envoie ? Cela ne vient donc pas de la maison !

— Je sais... s'écrie le cadet en se frappant le front,

c'est la récompense... la récompense du père de François ! Allons, vite des ciseaux, défaisons la ficelle...

— La journée commence bien ! remarque Mme Revilliers en entrant dans la chambre ; tout vient en même temps... C'est déjà la deuxième fois que je réponds au téléphone ce matin et il n'est guère passé huit heures

— Ce sera un jour à sensations ! s'écrie Pierrot, avide d'aventures ; j'aime cela !

— A condition que les nouvelles soient bonnes, dit Ralph. Si, par exemple, le peintre téléphonait qu'il a retrouvé son stylo... ça alors...

— J'allais justement vous l'annoncer, interrompt tante Claire.

— Comment ? s'exclament les deux garçons dont le cœur bondit d'allégresse. Il l'a retrouvé ?

— Oui, sous son bureau... Hier, John Longpain a donc passé chez lui pour rapporter le tableau. En apprenant les infractions de Moustique et ses gambades dans la pièce, M. Deffand a tout de suite compris d'où venait le désordre. Sans délai, il a fait nettoyer consciencieusement la chambre et soulever les tapis ; naturellement, l'objet que l'on avait cru emporté par un voleur, avait tout simplement roulé sous un meuble. L'heure était trop avancée hier pour qu'il nous téléphonât mais, ce matin, il n'a pas tardé à le faire.

— Ouf ! s'écrie Ralph, soulagé ; si l'autre communication est aussi bonne que celle-ci...

— Tout aussi heureuse, répond tante Claire, gaiement : votre mère vient passer la journée à « La Chaumaine » !

— Elle a téléphoné ?

— Oui ; vous irez l'attendre à la gare ; elle arrive à onze heures.

— Bravo, s'écrie le petit garçon en frappant des mains. Nous aurons des tas de choses à lui raconter...

— Et à lui montrer... ajoute l'aîné en regardant le paquet resté sur la table.

— Alors ! quand l'ouvrez-vous ? demande Mme Revilliers.

— C'est vrai ! Enlevons ces ficelles ; quelle surprise allons-nous découvrir ?

— Des livres... deux livres ! s'extasie le cadet en soulevant le dernier papier.

— Montre-moi, dit Ralph, ouvrant un des volumes. Oh ! La Bible ! A chacun une Bible !

— Regarde, tante Claire... regarde ! clame Pierrot les yeux brillants de joie. Quel beau cadeau !

— Vous êtes contents ? demande Mme Revilliers.

— Plus que contents, répond Ralph avec conviction ; emballés, satisfaits... de ce mirifique présent.

— J'en suis bien aise ; je craignais que vous soyez un peu déçus.

— Pourquoi ? Tu savais ?... questionne l'aîné étonné.

— Oui. Hier après-midi, tandis que vous étiez en promenade, M. Gourmont m'a téléphoné, me demandant mon avis sur le choix de la récompense qu'il pensait vous offrir ; il désirait savoir si vous possédiez une Bible. Je lui ai répondu négativement et c'est pourquoi il s'est décidé à vous en envoyer une à chacun, espérant que vous la lirez.

— Bien sûr que nous la lirons, répond sans hésiter

Ralph, c'est tellement intéressant ce qui est écrit dedans.

— Oh ! oui, ajoute Pierrot, si nous n'avions pas lu celle que renfermait le vieux coffre, nous n'aurions pas compris qu'il ne fallait plus dire de mensonges.

— Et nous ne serions pas allés tout raconter à John Longpain, continue l'aîné.

Mme Revilliers sourit d'un air approbateur. En examinant l'un des volumes, elle remarque :

— Voyez ! il y a une dédicace en première page.

Alors, Ralph, s'emparant de la Bible, lit :

— « La crainte de l'Eternel est pure ; elle subsiste à toujours.

Les jugements de l'Eternel sont vrais ; ils sont tous justes.

Ils sont plus précieux que l'or, que beaucoup d'or fin, ils sont plus doux que le miel, que celui qui coule des rayons.

Ton serviteur aussi en reçoit instruction.

Pour qui les observe, la récompense est grande. »

Psaume 19 : 10-12.

« En souvenir du trésor du vieux coffre,
avec toute ma gratitude,

Claude Gourmont

« La Roseraie ».

Le grand garçon achève sa lecture et tante Claire répète, en regardant Pierrot d'un air significatif :

— Plus précieux que l'or... que beaucoup d'or fin...

Soudain, tous trois tressaillent ; la porte de la cham-

bre, restée ouverte, se met à bouger, le plancher craque. Derrière eux, ils sentent une présence.

Instinctivement, chacun se retourne.

Oncle Paul est sur le palier, qui les regarde, mi-narquois, mi-sérieux !



Les enfants rougissent, embarrassés; Mme Revilliers reste silencieuse.

— Oh ! il n'est pas nécessaire de prendre des airs si décontenancés... J'ai tout entendu ; c'est fort intéressant ! dit en riant M. Revilliers.

Est-il moqueur, est-il sincère ? Les enfants ne savent

que penser. De plus, ils ne sont pas très à l'aise devant leur oncle... Que va-t-il dire, après tout ce qui s'est passé ?

Inquiets, ils attendent, sans bouger, sans parler...

Les voyant si penauds, M. Revilliers s'écrie :

— Allons ! dérouillez-vous !

Pierrot s'enhardit :

— Tu n'es pas fâché, oncle Paul ?

— Moi, pas du tout, puisque tout est bien qui finit bien !

Et il ajoute, plus bas :

— La leçon est aussi bonne pour moi que pour vous ! John l'Illuminé nous a rendu un service que je n'oublierai pas de si tôt. Toutefois, je trouve idiot qu'on ait tout bonnement fait grâce à ce chenapan d'Armand !

— Il ne recommencera pas, dit Mme Revilliers indulgente. D'ailleurs, il est allé tout de suite rendre l'argent à l'Anglais ; puis il a passé à la villa « Raphaël » pour demander à l'artiste son pardon.

— Peuh ! s'exclame M. Revilliers, se voyant découvert... il n'avait que cela à faire.

Les deux enfants écoutent, songeurs ; Ralph questionne :

— Alors, oncle Paul, tu trouves qu'il aurait dû être puni ?

— Il le méritait... mais, évidemment, pour son père, pour sa mère, il est bien heureux que l'affaire se soit terminée ainsi.

— Lui... il a volé, nous... nous avons menti ! Nous n'avons pas fait mieux. Il faudrait aussi lui donner une Bible, qui l'éclairerait.

— Tu as raison, acquiesce tante Claire. S'il n'en possède pas, M. Faucigny se chargera de lui en procurer une. Et ta remarque est juste : nous avons tous péché, d'une manière ou d'une autre et aux yeux de Dieu, nous sommes tous au même rang, au rang des accusés, au rang des condamnés...

— Ajoute au rang des bandits, des assassins, pendant que tu y es ! fait M. Revilliers, narquois. Il ne faudrait quand même pas aller trop loin et nous prendre pour des brigands alors que nous sommes de braves gens !

— Voici seulement deux versets de la Bible pour prouver ce que je viens d'affirmer, répond tante Claire tranquillement. Le premier dit : « Quiconque hait son frère est un meurtrier ¹ ». Maintenant, écoute le second : « Tous ont péché et sont privés de la Gloire de Dieu, mais ils sont gratuitement justifiés par Sa Grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ » ².

— Oui... voilà qui donne matière à réflexion, observe M. Revilliers, moins sûr de lui-même. Décidément... vous arriverez bientôt à me convaincre.

— Ce ne serait pas un mal ! ajoute tante Claire, souriante et heureuse.

— Alors... nous sommes des graciés... comme Armand, s'écrie Pierrot triomphant. Quel bonheur ! Il faudrait que tout le monde sache de si belles choses ; nous le dirons à maman.

— Et à papa, ajoute précipitamment Ralph ; nous arriverons bien à les convaincre tous deux.

¹ I Jean 3 : 15.

² Romains 3 : 23-24.

— Il y a une Bible dans notre bibliothèque, à la maison, affirme Pierre, mais... je ne l'ai jamais vue ouverte. C'est curieux... nos parents ignorent que ce livre est si précieux !

— Eh bien ! maintenant que vous le savez, c'est à vous de leur faire comprendre quel trésor ils possèdent, suggère tante Claire.

— Bien sûr, ajoute le cadet, et nous la lirons ensemble.

— Pour l'instant, dépêchez-vous de faire votre toilette et de descendre déjeuner dit Mme Revilliers qui se hâte de retourner à son travail.

Pendant que Ralph s'habille, Pierre va à la fenêtre. Soudain, il se retourne du côté de son frère, une émotion dans la voix :

— Oh ! le voilà ! Je l'ai vu sur la route... Est-ce qu'il vient ici ?

— Qui ?

— John Longpain !

— Comment ! Pourquoi ?

Et Ralph se précipite à la croisée en disant :

— Il apporte des œufs ! Sûrement.

La grille s'ouvre... le vieillard entre dans le jardin.

— Mais... fait le cadet, tu reconnais le chien ?... tu reconnais ? C'est Moustique. Comment se fait-il qu'il l'emmène si loin ?

— Le peintre le lui aura confié pour qu'il le promène, répartit l'aîné.

Le nouveau venu, voyant les deux enfants, leur fait un signe d'amitié et s'exclame :

— Bonjour ! Déjà levés ? Je vous amène votre complice, ajoute-t-il avec un regard sur le caniche.

Le petit chien se met à aboyer, tirant sur sa laisse, réclamant la liberté.

— Attends ! Moustique, crie Pierrot ; nous descendons.

Les deux garçons se précipitent dans l'escalier. Ils sont bientôt au jardin, caressant le petit animal qui, en guise de salut, saute aussi haut qu'il peut contre eux avec des cris de joie.

— Quelle nouveauté ! Maintenant M. Faucigny se fait accompagner d'un chien pour venir au village ! Est-ce les événements de ces derniers jours qui l'ont rendu prudent ?

— On pourrait le croire, répond John Longpain sans paraître offensé de la remarque quelque peu railleuse de M. Revilliers, qui vient d'apparaître sur le perron.

Et, se tournant vers les garçons :

— Vous ne devinez pas pourquoi je viens avec Moustique ?

— Heu ! non... Pour qu'il nous dise que le stylo est retrouvé et que c'est lui le cambrioleur ! fait Pierrot.

— Non, objecte le vieillard, la raison est meilleure !

— Alors... pour nous rappeler que nous avons mal agi... ajoute Ralph.

— Je crois que la leçon a suffi ; non, ce n'est pas cela ! Je viens pour vous l'offrir en cadeau, de la part de M. Deffand ; il aimerait vous faire oublier les émotions qu'il vous a causées par la menace des gendarmes

et... comme ce chien bouleverse un peu trop sa tranquille villa, il serait heureux que vous l'en débarrassiez ! D'ailleurs, cette décision enchante sa domestique !

Les deux garçons se regardent, un éclair dans les yeux, n'osant croire ce qu'on leur propose.

Est-ce bien vrai ?

Un tel cadeau ! Une si jolie bête !

Ils restent interdits ; le bonheur les laisse sans voix.

M. Revilliers intervient et les apostrophe :

— Alors ! qu'en dites-vous ?

Pierrot, la voix étranglée par l'émotion, balbutie :

— C'est... c'est possible ?

— Nous ne le méritons pas, ajoute Ralph.

— Finissez ces compliments ! s'exclame M. Revilliers et acceptez ce cadeau !



Alors, Pierrot se précipite vers le chien, il prend sa tête dans ses deux mains et s'écrie :

— Tu entends, Moustique... tu entends... c'est vrai... tout à fait vrai... tu es à nous maintenant, tout à fait à nous...

Deux heures plus tard, les garçons, tenant leur caniche en laisse, vont à la gare attendre leur mère. Ils traversent le village et suivent le même chemin qu'ils ont pris trois jours plus tôt pour venir à « La Chaumine ».

Que de choses se sont déroulées en si peu de temps !

— L'après-midi sera trop courte pour tout raconter à maman, remarque Pierre.

— Pour sûr, acquiesce Ralph. Si les péripéties continuent au même rythme pendant toutes les vacances, que se passera-t-il encore ?

— Il ne peut rien arriver de plus heureux que notre aventure de ces deux jours, s'écrie Pierre avec conviction : nous avons découvert le trésor du vieux coffre !

TABLE DES MATIÈRES

<i>Chapitre</i>	<i>Page</i>
I Dans la cave	7
II On pêche un trésor	25
III A « La Rubiette »	41
IV Chez le vieux peintre	49
V Sésame, ouvre-toi !	57
VI Un coup de téléphone	67
VII Une annonce dans le journal	71
VIII Le trésor du vieux coffre	81
IX Une visite à la ferme de « Pont-Martin » . .	93
X Tante Claire sait tout !	107
XI Une splendide récompense	113

*Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie
Ganguin & Laubscher S.A.,
à Montreux
le 31 janvier 1968.*